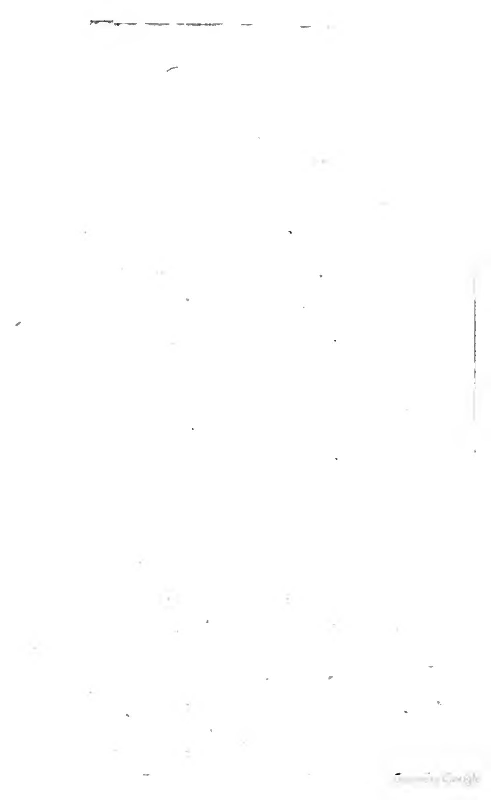




GÉNIE DU CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON,
Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette;
Et à PARIS,
Chez MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, liv. 24, ch. 3.

QUATRIÈME ÉDITION.

TOME II.

A LYON,
De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

AN XIII. — 1804.



GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.
Dogmes et Doctrine.

LIVRE CINQUIÈME.
Existence de Dieu, prouvée par les Merveilles de la Nature.

CHAPITRE PREMIER.
Objet de ce Livre.

Un des principaux dogmes chrétiens nous reste encore à examiner, *l'état*

des peines et des récompenses dans l'autre vie. Mais on ne peut traiter cet important sujet, sans parler d'abord des deux colonnes qui soutiennent l'édifice de toutes les religions de la terre, l'*existence de Dieu* et l'*immortalité de l'ame.*

Nous sommes d'ailleurs appelés à cette grande étude par le développement naturel de notre matière, puisque ce n'est qu'après avoir suivi la Foi ici-bas, qu'on peut l'accompagner à ces tabernacles, où elle s'envole, en quittant la terre. Toujours fidelle à notre plan, nous écarterons des preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, les idées abstraites, et nous n'emploîrons que les raisons poétiques et les raisons de sentiment, c'est-à-dire les merveilles de la nature, et les évidences morales. Platon et Cicéron, chez les anciens, Clarke et Leibnitz, chez les modernes, ont prouvé mé-

taphysiquement et presque géométriquement l'existence du Souverain Etre (*) ; les plus grands génies, dans tous les siècles, ont cru à ce dogme consolateur. Que s'il est rejeté par quelques sophistes, Dieu peut bien exister sans leur suffrage. La mort seule, à quoi les athées veulent tout réduire, a besoin qu'on écrive en faveur de ses droits, car elle a peu de réalité pour l'homme. Laissons-lui donc ses déplorables partisans, qui ne s'entendent pas même entre eux : car si les hommes qui croient dans la Providence, s'accordent du moins sur les chefs principaux de leur doctrine, ceux au contraire qui nient le Créateur, ne cessent de se disputer sur les bases de leur néant. Ils ont devant eux un abyme; pour le combler, il ne leur manque

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

que la pierre du fond, mais ils ne savent où la prendre. De plus, il y a dans l'erreur un certain vice de nature, qui fait que quand cette erreur n'est pas la nôtre, elle nous choque et nous révolte à l'instant; de-là les querelles interminables des athées.

CHAPITRE II.

Spectacle général de l'univers.

Il est un Dieu; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour, l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit: il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature

est-elle si loin de lui, qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle, à s'arranger dans un ordre si parfait ?

On pourrait dire que l'homme est *la pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible*. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme preuve d'une intelligence supérieure, auraient dû faire remarquer une chose, qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles ; c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanens en réalité. La scène qui s'efface pour nous, se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, ce n'est que le spectateur qui change. Ainsi Dieu a su

réunir dans son ouvrage, la durée *absolue* et la durée *progressive:* la première est placée dans le *temps;* la seconde dans l'*étendue:* par celle-là, les graces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées: sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création; sans l'autre, il y eût eu monotonie.

Ici le temps se montre à nous sous un rapport nouveau; la moindre de ses fractions devient un *tout complet*, qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde: chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidens de la nature; supposez que vous voyez à-la-fois toutes les heures du jour, et toutes les saisons; un matin de printemps et un matin d'automne,

une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons ; vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. N'est-il pas bien prodigieux que tandis que vous admirez ce soleil, qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore ? Par quelle inconcevable magie, ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissans de l'aube ? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde ; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe, d'où le flambeau du jour fait éclater à-la-

fois trois lumières, en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus beau; car en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-présence de Dieu, elle nous montre aussi une image éclatante de sa glorieuse Trinité.

Conçoit-on bien ce que ce serait qu'une scène de la nature, si elle était abandonnée au seul mouvement de la matière ? Les nuages obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement sur la terre, ou monteraient en pyramides dans les airs; l'instant d'après l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune trop près ou trop loin de nous, tour à tour serait invisible, tour à tour se montrerait sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démesuré tout le dôme céleste. Saisie comme

d'une étrange folie, elle ne marcherait que sur une ligne d'éclipses, ou se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvrirait enfin cette autre face que la terre ne connaît pas. Les étoiles sembleraient frappées du même vertige : ce ne serait plus qu'une suite de conjonctions effrayantes. Tout-à-coup un signe d'été serait atteint par un signe d'hiver ; le bouvier conduirait les pléïades, et le lion rugirait dans le verseau ; là, des astres passeraient avec la rapidité de l'éclair ; ici, ils pendraient immobiles : quelquefois se pressant en groupes, ils formeraient une nouvelle voie lactée, puis disparaissant tous ensemble, et déchirant le rideau des mondes, ils laisseraient appercevoir les abymes de l'éternité.

Mais de pareils spectacles n'épouvanteront point les hommes, avant le jour où Dieu lâchant les rênes de l'univers, n'aura besoin, pour le détruire, que de l'abandonner.

CHAPITRE III.

Organisation des Animaux et des Plantes.

DESCENDONS de ces notions générales à des idées particulières. Voyons si nous pouvons découvrir dans les parties de l'ouvrage, cette même sagesse si bien exprimée dans le tout. Nous nous servirons ici du témoignage d'une classe d'hommes, que les sciences et l'humanité réclament également; nous voulons parler des médecins.

Le docteur Nieuwentyt, dans son *Traité de l'Existence de Dieu* (1),

(1) Dans tout ce que nous citons ici du traité de Nieuwentyt, nous avons pris la liberté de refondre et de colorer un peu son sujet. Le docteur est savant, sage, judicieux, mais sec. Nous avons aussi mêlé quelques observations aux siennes.

s'est attaché à démontrer la réalité des causes finales. Sans le suivre dans toutes ses observations, nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes.

En parlant des quatre élémens, qu'il considère dans leurs harmonies avec l'homme et la création en général, il fait voir, par rapport à l'air, comment nos corps sont miraculeusement conservés sous une colonne atmosphérique, égale dans sa pression, à un poids de vingt mille livres. Il prouve qu'une seule qualité changée, soit en raréfaction, soit en densité, dans l'élément qu'on respire, suffirait pour détruire tous les êtres vivans. C'est l'air qui fait monter les fumées, c'est l'air qui retient les liquides dans les vaisseaux; par ses mouvemens il épure les cieux, et porte aux continens les nuages de la mer.

Nieuwentyt démontre ensuite la nécessité de l'eau par une foule d'expé-

riences. Qui n'admirerait le prodige de cet élément, en ascension, contre toutes les lois de la pesanteur, dans un élément plus léger que lui, afin de nous donner les pluies et les rosées? La disposition des montagnes pour faire circuler les fleuves; la géographie de ces montagnes dans les îles et sur les continens; les ouvertures des golfes, des baies, des méditerranées; les innombrables utilités des mers; rien n'échappe à la sagacité de ce bon et savant homme. C'est de la même manière qu'il découvre l'excellence de la terre comme élément, et ses belles lois comme planète. Il décrit également les avantages du feu, et les secours qu'en a su tirer l'industrie humaine. (1)

(1) La physique moderne pourra relever ici quelques erreurs; mais les progrès de cette science, loin de renverser les causes finales, fournissent de nouvelles preuves de la bonté de la Providence.

Quand

Quand il passe aux animaux, il observe que ceux que nous appelons domestiques, naissent précisément avec le degré d'instinct nécessaire pour s'apprivoiser, tandis que les animaux inutiles à l'homme, retiennent toujours leur naturel sauvage. Est-ce donc le hasard qui inspire aux bêtes douces et utiles, la résolution de vivre en société au milieu de nos champs, et aux bêtes malfaisantes celle d'errer solitaires dans les lieux infréquentés? Pourquoi ne voit-on pas de grands troupeaux de tigres conduits au son d'une musette par un pasteur? Et pourquoi une colonie de lions ne se joue-t-elle pas dans nos parcs parmi le *thym et la rosée*, comme ces petits animaux chantés par Jean Lafontaine? Ces bêtes féroces n'ont jamais pu servir qu'à traîner le char de quelque triomphateur aussi cruel qu'eux, ou à dévorer des chrétiens dans un amphi-

théâtre (1) : hélas ! les tigres ne se civilisent pas à l'école des hommes, mais les hommes se font quelquefois sauvages à l'école des tigres.

Les oiseaux ne présentent pas à notre naturaliste une carrière moins intéressante ; leurs ailes convexes en dessus et creusées en dessous, sont des rames parfaitement taillées, pour l'élément qu'elles doivent fendre. Le roitelet, qui se plaît dans ces haies de ronces et d'arboisiers, qui sont pour lui de grandes solitudes, est pourvu d'une double paupière, pour préserver ses yeux de tout accident. Mais, admirables fins de la nature ! cette paupière est transparente, et le chantre des cabanes peut abaisser ce voile merveilleux, sans être privé de la vue. La Providence n'a pas

(1) On connaît ce fameux cri de la populace romaine, *Les chrétiens aux lions !* *Vid.* Tert. Apolog.

voulu qu'il s'égarât en portant la goutte d'eau ou le grain de mil à son nid, et qu'il y eût sous le buisson une petite famille qui se plaignît d'elle.

Et quel ingénieux artiste a formé les pieds de l'oiseau ? Ce n'est point par un jeu de muscles que détermine sa volonté immédiate, qu'il se tient ferme sur la branche ; son pied est construit de sorte que, lorsqu'il vient à être pressé dans le centre ou le talon, les doigts se referment naturellement sur le corps qui les presse (1). Il résulte de ce mécanisme, que les serres de l'oiseau se collent plus ou moins à l'objet sur lequel il repose, en raison des mouvemens plus ou moins rapides de cet objet. Car dans le balancement du rameau, ou c'est le rameau qui repousse le pied, ou c'est le pied qui repousse le rameau;

(1) On en peut faire l'essai sur un oiseau mort.

ce qui, dans les deux cas, oblige les doigts de la volatile à se contracter plus fortement. Ainsi, quand nous voyons à l'entrée de la nuit, pendant l'hiver, des corbeaux perchés sur la cime dépouillée de quelques chênes, nous supposons que toujours veillans, toujours attentifs, ils ne se maintiennent qu'avec des fatigues inouies, au milieu des tourbillons et des nuages : cependant, insoucians des périls et appelant les tempêtes, leur sommeil est dans tous les vents ; l'aquilon les attache lui-même à la branche d'où nous croyons qu'il va les précipiter, et comme de vieux nochers, de qui la couche mobile est suspendue aux mâts agités d'un vaisseau, plus ils sont bercés par les orages, plus ils dorment profondément.

Quant à l'organisation des poissons, leur seule existence dans l'élément de l'eau, le changement relatif de leur

pesanteur, par lequel ils flottent dans une eau plus légère comme dans une eau plus pesante, et descendent de la surface de l'abyme au plus profond de ses gouffres, sont des miracles perpétuels; vraies machines hydrostatiques, qui font voir mille phénomènes au moyen d'une petite vessie, que le poisson vide ou remplit d'air à volonté.

Les prodiges de la floraison dans les plantes, l'usage des feuilles et des racines, tout cela est examiné curieusement par Nieuwentyt. Il fait cette belle observation, que les semences des plantes sont tellement disposées par leurs figures et leurs poids, qu'elles tombent toujours sur le sol dans la position où elles y doivent germer. En effet, les causes finales sont si nécessaires à la conservation de la nature, que si une seule venait à manquer, elle entraînerait au moins la ruine d'une classe

d'êtres, si elle n'entraînait celle de l'univers.

Or, si tout était le produit du hasard, ne seraient-elles pas quelquefois altérées ? Pourquoi n'y aurait-il pas des poissons qui manqueraient de la vessie qui les fait flotter ? Et pourquoi le jeune épervier, qui n'a pas encore besoin d'armes, ne briserait-il pas la coquille de son berceau avec le bec d'une colombe ? Quoi ! jamais une méprise, jamais un accident de cette espèce dans l'*aveugle* nature ? De quelque manière que vous jetiez les dez, ils amèneront toujours les mêmes points ? Voilà une étrange *fortune !* nous soupçonnons qu'avant de tirer les mondes de l'urne de l'éternité, elle a secrétement arrangé les *SORTS*. .

Cependant il y a des monstres dans la nature, et ces monstres ne sont que des êtres privés de quelques-unes de leurs causes finales. Il est digne

de remarque, que ces êtres nous inspirent une profonde horreur; tant l'instinct de Dieu est fort chez les hommes; tant ils sont effrayés aussitôt qu'ils n'apperçoivent pas la marque de sa main! On a voulu faire naître de ces désordres une objection contre la Providence; nous les regardons, au contraire, comme une preuve manifeste de cette même Providence. Il nous semble que Dieu a permis tout exprès ces productions de la matière, pour nous apprendre ce que c'est que la création *sans lui :* c'est l'ombre qui fait ressortir la lumière; c'est un échantillon de ces lois du hasard qui, selon les athées, doivent avoir enfanté l'univers.

CHAPITRE IV.

Instincts des Animaux.

APRÈS avoir reconnu dans l'organisation des êtres un plan régulier,

qu'on ne peut attribuer au hasard, et qui présuppose un ordonnateur, il nous reste à examiner d'autres causes finales, qui ne sont ni moins fécondes, ni moins merveilleuses que les premières. Ici nous ne suivrons personne. Ayant consacré à l'histoire naturelle, des études que nous n'eussions jamais suspendues, si la Providence n'en avait ordonné autrement, nous avions déjà rassemblé de nombreux matériaux. Nous voulions, s'il nous eût été possible, opposer une *Histoire Naturelle Religieuse*, à tous ces livres scientifiques modernes, où l'on ne voit plus que la *matière*. Pour qu'on ne nous reprochât pas dédaigneusement notre ignorance, nous avions pris le parti de voyager et de voir tout par nous-mêmes. Nous rapporterons donc quelques-unes de nos observations sur les divers instincts des animaux et des plantes, sur leurs habitudes, leurs migrations, leurs

amours, etc. : le champ de la nature ne peut s'épuiser, et l'on y trouve toujours des moissons nouvelles. Au reste, nous nous donnerions de garde de parler de nous, dans tout autre cas que celui qui ne demande que des yeux et quelque expérience. Ce n'est point dans une ménagerie où l'on tient en cage les secrets de Dieu, qu'on apprend à connaître la sagesse divine ; il faut l'avoir surprise, cette sagesse, dans les déserts, pour ne plus douter de son existence ; on ne revient point impie des royaumes de la solitude ; si l'on y arrive en ne croyant rien, on en sort en croyant tout : malheur au voyageur qui aurait fait le tour du globe, et qui rentrerait athée sous le toit de ses pères !

Nous l'avons visitée au milieu de la nuit, la petite vallée solitaire habitée par des castors, ombragée de sapins, et rendue toute silencieuse par la présence d'un astre, aussi paisible

que le peuple ingénieux dont elle éclairait les travaux. Et l'on voudra que cette vallée fût vide de la Providence, vide de sa bonté, de sa beauté ? Qui donc a mis l'équerre et le niveau dans l'œil de cet animal, qui sait bâtir une digue en talus du côté des eaux, et perpendiculaire sur le flanc opposé ? Savez-vous le nom du physicien qui a enseigné à ce singulier ingénieur, les lois de l'hydraulique, qui l'a rendu si habile avec ses deux dents incisives et sa queue applatie ? Réaumur n'a jamais prédit les vicissitudes des saisons, avec l'exactitude de ce castor, de qui les magasins, plus ou moins abondans, indiquent au mois de juin, le plus ou moins de durée des glaces de janvier. Hélas ! à force de disputer à Dieu ses miracles, on est parvenu à frapper de stérilité l'œuvre entière du Tout-puissant ; les Athées ont prétendu allumer le feu de la

nature à leur haleine glacée, mais ils n'ont fait que l'éteindre; en soufflant sur le flambeau de la création, ils ont versé sur lui les ténèbres de leur sein.

O conservatrice de l'univers! maternelle Providence! c'est toi qui adoucis la férocité de la lionne qui nourrit ses lionceaux; c'est toi qui donnes le courage à la timidité même, à la poule qui défend ses poussins; c'est toi qui alarmes son cœur, lorsque trompée par les trésors d'un autre nid, de petits étrangers lui échappent et courent se jouer dans une eau voisine. La mère effrayée rôde autour du bassin, bat des ailes, rappelle l'imprudente couvée, tantôt piaule avec tendresse, tantôt glousse avec autorité; elle marche précipitamment, s'arrête, tourne la tête avec inquiétude, s'avance jusque dans les ondes, et ne cesse de s'agiter qu'elle n'ait recueilli dans son sein la famille boi-

teuse et mouillée qui va bientôt la désoler encore.

Un philosophe qui refuse de croire en Dieu est bien à plaindre. Tous ces instincts que le Maître du monde a répartis dans la nature, disparaissent pour lui. Il ne vous dira pas comment des poissons, échappés des glaces du pôle, viennent à travers la solitude de l'Océan, trouver chaque année le fleuve où doit se célébrer leur hymen. Le printemps, instruit par le Souverain des mers, prépare sur nos bords la pompe nuptiale; il couronne les saules de verdure; il étend des lits de mousse dans les grottes, et déploie les feuilles de nénuphar sur les ondes, pour servir de rideaux à ces couches de cristal. A peine ces préparatifs sont-ils achevés, que les légions émaillées viennent conter à nos fontaines, les magnificences des régions des tempêtes. Ces navigateurs étrangers animent

tous

tous nos rivages : les uns, comme de légères bulles d'air, remontent perpendiculairement du fond des eaux ; les autres se balancent mollement sur les vagues, ou divergent d'un centre commun, comme d'innombrables traits d'or ; ceux-ci dardent obliquement leurs formes glissantes, à travers l'azur fluide ; ceux-là dorment dans un rayon de soleil, qui pénètre la gaze argentée des flots. Tous s'égarent, reviennent, nagent, plongent, circulent, se forment en escadron, se séparent, se réunissent encore ; et l'habitant des mers, inspiré par ce souffle de vie, dont Dieu anime toute la nature, suit en bondissant la trace de feu, que son amante a laissée pour lui dans les ondes.

CHAPITRE V.

Chant des Oiseaux ; qu'il est fait pour l'Homme. Loi relative aux cris des Animaux.

La nature a ses temps de solennité, pour lesquels elle convoque des musiciens de toutes les régions du globe. On voit accourir de savans artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que de petites ballades à refrain, des pélerins qui répètent mille et mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, le ramier gémit, l'hirondelle gazouille : le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle solitaire, qui ne le cède en rien à cet étranger; le second, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses deux roucoulemens comme les sons

onduleux d'un cor dans les bois ; la troisième fait entendre son ramage confus, ainsi qu'au temps du bon Evandre. Cependant le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange, où il a placé son gros nid de mousse ; mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie : il attend que la nuit ramène le silence, et se charge de cette partie de la fête, qui se doit célébrer dans les ombres.

Il est une heure mystérieuse, où les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les côteaux, au bord des fleuves, dans les bois, et dans les vallées ; les horizons sont encore un peu colorés, mais déjà l'ombre repose sur la terre. En ce moment, la nature, avec les obscures colonnades de ses forêts, son dôme éclairé des dernières splendeurs du jour, ressemble à un temple antique, dont le sanctuaire est voilé d'une

nuit sainte, tandis que sa coupole arrondie au-dessus des nuages, étincelle des feux de la lumière. C'est à cette heure que Philomèle commence à préluder. Quand les forêts ont retenu leurs mille voix, que pas un brin d'herbe, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive; alors le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Eternel. D'abord il frappe les échos des brillans éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort; il fait des poses; il est lent, il est vif; c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout-à-coup sa voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence.... Que ses accens sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées; tantôt c'est un air un peu monotone,

comme le refrain de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits, chante encore; c'est encore l'air du temps de bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur!

Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudraient bien prouver que rien n'est fait pour lui. Or, le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé pour notre oreille, qu'on a beau persécuter ces hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes et dans des piéges; on les peut remplir de douleur, mais on ne les peut forcer au silence. En dépit de nous, il faut

qu'ils nous charment; il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence. Esclaves dans nos maisons, ils multiplient leurs accords : il y a sans doute quelque harmonie cachée dans le malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. Enfin, un oiseleur barbare crève les yeux à un rossignol, et sa voix n'en devient que plus mélodieuse. Cet Homère des oiseaux gagne sa vie à chanter, et compose ses plus beaux airs après avoir perdu la vue. « Démodocus, dit le poëte de Chio, en se peignant sous les traits du chantre des Phéaciens, était le favori de la Muse; mais elle avait mêlé pour lui le bien et le mal, et l'avait rendu aveugle, en lui donnant la douceur des chants. »

Τὸν πέρι μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθόν τε, κακόν τε.
Ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.

L'oiseau semble le véritable emblème

du chrétien ici-bas : il préfère, comme lui, la solitude au monde, le ciel à la terre, et tout son être semble se réduire au cœur pour aimer Dieu, et à la voix pour chanter ses miracles. Il y a quelques lois relatives aux cris des animaux, qui, ce nous semble, n'ont point encore été observées, et qui mériteraient bien de l'être. Les divers langages des hôtes du désert, nous paraissent calculés sur la grandeur, ou le charme des lieux où ils vivent, et sur les heures du jour auxquelles ils se montrent. Le rugissement du lion, fort, sec, âpre et frémissant, donne une idée de ces régions embrasées, où il se fait entendre au coucher du soleil, tandis que le mugissement de nos bœufs charme les échos champêtres de nos vallées; la chèvre a quelque chose de tremblant et de sauvage dans la voix, comme les rochers et les ruines, où elle aime à se suspendre; le cheval belliqueux

imite le son grêle du clairon, et comme s'il sentait qu'il n'est pas fait pour les soins rustiques, il se tait sous l'aiguillon du laboureur, et hennit sous le frein du guerrier : la nuit, tour à tour délicieuse ou sinistre, a le rossignol et le hibou; l'un qui chante pour le zéphyr, les bocages, la lune, les amans; l'autre pour les vents, les vieilles forêts, les ténèbres et les morts. Enfin, presque tous les animaux qui vivent de sang, ont un cri particulier, qui ressemble à celui de leurs victimes : l'épervier glapit comme le lapin, et miaule comme les jeunes chats; le chat lui-même a une espèce de murmure, comme celui des petits oiseaux de nos jardins; le loup bêle, mugit ou aboie; le renard glousse ou crie; le tigre a le mugissement du taureau; et l'ours-marin une sorte d'affreux râlement tel que le bruit des récifs battus des vagues, où il cherche sa proie. Cette

loi est fort étonnante, et cache peut-être un secret terrible. Observons que les monstres parmi les hommes suivent la loi des bêtes carnacières; plusieurs tyrans ont eu des traces de sensibilité sur le visage et dans la voix, et ils affectaient au-dehors le langage des malheureux, qu'ils songeaient intérieurement à déchirer : néanmoins la Providence n'a pas voulu qu'on s'y méprît tout-à-fait, et pour peu qu'on les examine de près, on trouve sous leurs feintes douceurs, un air faux et dévorant, mille fois plus hideux que leur furie.

CHAPITRE VI.

Nids des Oiseaux.

MAIS quelle admirable Providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux ! Qui peut contempler, sans être attendri, cette bonté divine qui

donne l'industrie au faible, et la prévoyance à l'insouciant ?

Aussitôt que les arbres ont développé leurs premières fleurs, mille petits ouvriers commencent de toutes parts leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur ; ceux-là maçonnent des bâtimens aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin à une cavalle ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent de petites branches dans la cime mouvante d'un arbre ; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid ; chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit, couvert de duvet. Ce tendre nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend peu à peu à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se percher sur le

bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères, qui n'ont point encore vu ce grand spectacle; mais rappelé par la voix de ses vieux parens, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins, et les abymes de verdure au-dessous du chêne paternel. Encouragé par sa mère, il se hasarde sur la branche; ce premier pas fait, toute la nature est à lui. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent, en voyant leur nouvel hôte tenter son premier vol à travers les airs, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un onde : là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta

ses amours, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

C'est ici le lieu de remarquer une autre loi de la nature. Dans la classe des petits oiseaux, les œufs sont ordinairement peints d'une des couleurs dominantes du mâle. Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseillers et dans les buissons de nos jardins ; ses œufs sont ardoisés comme la chappe de son dos. Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier ; il ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues : une rose pendait au-dessus, toute humide : le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un vieux noyer, qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore :

Dieu

Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des graces dont il a paré la nature.

Parmi les grandes volatiles, la loi de la couleur des œufs varie; elle prend des accords plus graves, en raison de l'être plus vigoureux avec lequel elle se rapporte. Nous soupçonnons qu'en général, l'œuf est blanc chez les oiseaux où le mâle a plusieurs femelles, ou dans ceux dont le plumage n'a point de couleur fixe pour l'espèce. Dans les classes aquatiques et forestières, qui font leurs nids les unes sur les mers, les autres dans la cime des grands arbres, l'œuf est communément d'un verd bleuâtre, et pour ainsi dire teint des élémens dont il est environné. Certains oiseaux qui se cantonnent au haut des anciennes tours, et dans les clochers abandonnés, ont des œufs verds comme les lierres (1), ou rougeâtres

(1) Comme le choncas, etc.

comme les vieilles maçonneries qu'ils habitent (1). C'est donc une loi qui peut passer pour constante, que l'oiseau déploie sur son œuf la livrée de ses amours, et le symbole de ses mœurs et de ses destinées. On peut, au seul aspect de ce monument fragile, dire quel était le peuple auquel il a appartenu, quel était son costume, ses habitudes, ses goûts; s'il passait des jours de dangers sur les mers, ou si, plus heureux, il menait une vie pastorale; s'il était civilisé ou sauvage, habitant de la montagne ou de la vallée. L'antiquaire des forêts marche par une science moins équivoque que celle de l'antiquaire des cités : un chêne exfolié, avec toutes ses mousses, déclare bien mieux celui qui lui donna la croissance, qu'une colonne en ruines ne

(1) Comme la grande chevêche, etc.

raconte quel fut l'architecte qui l'éleva. Les tombeaux, parmi les hommes, sont les feuillets de leur histoire; la nature, au contraire, n'imprime que sur la vie; il ne lui faut ni granit, ni marbre, pour éterniser ce qu'elle écrit: le temps a rongé les fastes des rois de Memphis, sur leurs pyramides funèbres; mais en a-t-il pu effacer une seule lettre de l'histoire, que l'Ibis Egyptien porte gravée sur la coquille de son œuf!

CHAPITRE VII.

Migrations des Oiseaux.

Oiseaux aquatiques; leurs mœurs. Bonté de la Providence.

ENTRE les instincts divers, répandus dans la nature, un sur-tout est admirable, c'est celui des *migrations*. Des familles entières d'oiseaux, de qua-

drupèdes, de plantes même lui sont soumises.

On connaît ces vers charmans de Racine le fils, sur les oiseaux:

Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive; tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés?

Nous avons vu quelques infortunés à qui ce dernier trait faisait venir les larmes aux yeux. Il n'en est pas des exils que la nature prescrit, comme de ceux commandés par les hommes. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur; il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères; il ne

laisse rien après lui : il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert ; les bois ne sont point armés contre lui ; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître : il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel. Mais le mortel, chassé de ses foyers, y rentre-t-il jamais ? Hélas ! l'homme ne peut dire, en naissant, quel coin de l'univers gardera ses cendres, de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore si on le laissait mourir tranquille ! Mais aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute : l'injustice particulière dont il est l'objet, devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route ; il frappe, et l'on n'ouvre pas ; il n'a pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la borne solitaire de deux héritages. Souvent même on lui dispute ce lieu de repos, qui, placé

entre deux champs, semblait n'appartenir à personne ; on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts : le Ban qui l'a mis hors de son pays, semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une immondice dangereuse aux Vivans. Plus heureux quand il expire dans quelque fossé au bord d'une grande route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce cadavre ! N'espérons donc que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil : il y a dans la religion toute une patrie.

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du Créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles à toute la terre. Des courriers

traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps, donnent leurs chants à ses nuits, nichent parmi ses fleurs, et disparaissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie; ceux-là s'arrêtent à l'habitation de l'homme : voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte; le rouge-gorge s'adresse aux cabanes; l'hirondelle frappe aux palais : cette fille de roi semble encore aimer les grandeurs, mais les grandeurs mélancoliques, comme sa destinée; elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du nord, une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vide dans nos campagnes. Par

un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles, une troupe nombreuse de canards sauvages, tous rangés à la file, traverse en silence un ciel mélancolique. S'ils apperçoivent du haut des airs quelque château gothique environné d'étangs et de forêts, c'est là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font de longues évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout-à-coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans tous les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure

des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitans des retraites, et qui est aussi sujet à changer de patrie, mais dont les pélerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinthe, reparaît et disparaît encore, en poussant un petit cri sauvage; elle passe de la simplicité aux grandeurs, de la hutte d'un pauvre Pélage aux fossés du château voisin. Elle aime à s'y percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendrait avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blazon, tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à des sources écartées; elle va chercher le tronc de quelque saule, qui, comme un pot de fleurs, laisse échapper les *Ruelles d'or* et les *Pieds*

d'alouette, dont le vent y porta les graines. Une racine minée par les eaux, offre un asile à la voyageuse; elle s'y dérobe à tous les yeux, pour accomplir la grande loi de la nature. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau, suspendent devant son nid des draperies de verdure, afin de ne lui offrir que de riantes images; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate; l'eau murmure doucement à son oreille; de beaux insectes occupent ses regards, et les Naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs, et refusent de retourner dans leur patrie : les uns, comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés par la douceur de quelques fruits; les

autres, comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont séduits par des enchanteresses, qui les retiennent dans leurs îles. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois : ils s'attachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur échapperait dans des eaux transparentes; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures. Quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimas : ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert et dont on ne peut approcher sans être apperçu; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules

marques de leur passage, que le vent a déjà dispersées; heureux les hommes qui, comme le cygne, ont quitté la terre sans y laisser d'autres débris, ni d'autres souvenirs que quelques plumes de leurs ailes !

Des convenances pour les scènes de la nature, ou des rapports d'utilité pour l'homme, déterminent les différentes migrations des animaux. Les oiseaux qui paraissent dans les mois des tempêtes, ont des voix tristes et des mœurs sauvages, comme la saison qui les amène; ils ne viennent point pour se faire entendre, mais pour écouter: il y a dans le sourd mugissement des bois, quelque chose qui charme leurs oreilles. Les arbres, qui balancent tristement leurs cimes dépouillées, ne portent que de noires légions, qui se sont associées pour l'hiver; elles ont leurs sentinelles et leurs gardes avancées: souvent une corneille centenaire, antique sybille

des

des déserts qui vit passer plusieurs générations, se tient seule perchée sur un chêne avec lequel elle a vieilli : là, tandis que toutes ses sœurs font silence, immobile, et comme pleine de pensées, elle abandonne de temps en temps aux vents, des monosyllabes prophétiques.

Il est bien remarquable, sans doute, que les sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les pluviers, les vanaux qui servent à notre nourriture, arrivent tous quand la terre est dépouillée, tandis que les oiseaux étrangers qui nous viennent dans la saison des fruits, n'ont avec nous que des relations de plaisirs; ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il en faut excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte, et qui s'engraissent dans nos blés, pour servir à notre table. Ainsi, les oiseaux du nord sont

la manne des Aquilons, comme les rossignols sont les dons des Zéphyrs : de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

CHAPITRE VIII.

Oiseaux des mers ; comment utiles à l'homme. Que les migrations des oiseaux servaient de calendrier aux laboureurs, dans les anciens jours.

Les oies, les sarcelles, les canards, étant de race domestique, habitent par-tout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces oiseaux jusque sous le pôle antarctique, et sur les côtes de la nouvelle Zélande. Nous en avons rencontré nous-mêmes des milliers, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride. Nous vîmes un jour aux Açores, une compagnie de petites

sarcelles bleues, que la lassitude contraignit de s'abattre sur un figuier sauvage. Cet arbre n'avait point de feuilles, mais il portait des fruits rouges enchaînés deux à deux, comme des cristaux. Quand il fut couvert de cette nuée d'oiseaux, qui laissaient pendre leurs ailes fatiguées, il offrit un spectacle charmant : les fruits paraissaient éclatans de pourpre sur les rameaux ombragés, tandis que l'arbre, par un prodige, semblait avoir poussé tout-à-coup le plus riche féuillage d'azur.

Les oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer en commun des affaires de leur république ; c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir dans l'île Saint-Pierre (1), sur la côte opposée à une

(1) Ile à l'entrée du golfe Saint-Laurent, sur la côte de Terre-Neuve.

petite île que les habitans ont appelée le *Colombier*, à cause qu'elle en a la forme, et qu'on y vient chercher des œufs au printemps. Nous passions les jours et les nuits à étudier les mœurs des habitans de ce rocher; les nuits sont pleines des secrets de la Providence.

La multitude des oiseaux rassemblés au *Colombier*, était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris, pendant le mugissement des plus furieuses tempêtes. Tous ces oiseaux ont des voix extraordinaires, comme celles qui sortent des mers; si l'Océan a sa Flore, il a aussi sa Philomèle : lorsqu'au coucher du soleil, le courli siffle sur la pointe d'un rocher, que le bruit sourd des vagues l'accompagne, en formant la base du concert, c'est une des harmonies les plus mélancoliques qu'on puisse entendre; jamais l'épouse de Ceïx n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes.

Une parfaite intelligence régnait dans la république de nos oiseaux. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeaient leurs enfans dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr avec des gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersaient sur toutes les mers, pour secourir les vaisseaux. Les uns se placent à quarante et cinquante lieues d'une terre inconnue, et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre, comme des liéges flottans sur l'onde; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous présumons que c'est

pour la même raison, que la bonté de Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante parmi les brisans, en raison de la violence de la tempête : que de vaisseaux périraient dans les ténèbres, sans ces fanaux miraculeux, allumés par la Providence sur les écueils !

Tous les accidens des mers, toutes les chances du calme et de l'orage, sont prédits par les oiseaux. La mauve descend sur une plage déserte, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent; l'alouette marine, qui court le long du flot, en poussant un cri doux et triste, lui annonce, au contraire, le moment du reflux : enfin, les petites Procellaria vont s'établir au milieu de l'Océan. Fidelles compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires, et prophétisent les tempêtes.

Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité, quand le vent les jette à bord ; c'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est de même qu'il le reçoit sous son toit de chaume, pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence. Ils trouvent, dans un être faible, le conseil ou l'espérance, qu'ils chercheraient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés, est un de ces traits touchans qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une ressemblance de mœurs et de destinées tout-à-fait attendrissante. Oh ! que la nature est sèche, qu'elle est vide, quand elle

est expliquée par des sophistes ! mais qu'elle est productive, qu'elle est pleine, quand c'est un cœur simple qui n'en retrace les merveilles que pour glorifier le Créateur !

Si le temps et le lieu nous le permettaient, nous aurions bien d'autres migrations à peindre, bien d'autres secrets de la Providence à révéler. Nous parlerions des grues floridiennes, dont les ailes rendent des sons si harmonieux, et qui font de si beaux voyages au-dessus des lacs, des savanes, des cyprières, des bocages d'orangers et de palmiers ; nous montrerions le pélican des bois, visitant tous les morts de la solitude, et ne s'arrêtant qu'aux ruines des villages Indiens, et aux monts des tombeaux ; nous rapporterions les raisons de ces migrations toujours relatives à l'homme ; nous dirions les vents, les saisons que les oiseaux choisissent pour changer de climats, les aventures

qu'ils éprouvent, les obstacles qu'ils ont à surmonter, les naufrages qu'ils font; comment ils abordent quelquefois, loin du pays qu'ils cherchent, sur des côtes inconnues; comment ils périssent en passant sur des forêts embrasées par la foudre, ou sur des plaines où les sauvages ont mis le feu.

Nous avons fait sur les mers quelques observations, qui serviraient peut-être aussi à indiquer les traces de l'intelligence suprême : cette partie de l'histoire naturelle, jusqu'à présent si peu connue, offre un vaste champ d'études. La loi la plus curieuse que nous ayons entrevue dans cet empire, est celle par qui les individus des trois règnes *terrestres* se répètent dans les individus des trois règnes *marins*. La baleine représente l'éléphant, le requin, le tigre, etc. : les coraux correspondent aux arbres, le fucus aux plantes grimpantes, les varecs aux herbacées, etc. : les oiseaux ont de sem-

blables rapports; et les sels, les bitumes, les perles, ont leurs parallèles dans les métaux. On ne connaît réellement qu'une moitié de la nature, quand on ne connaît pas la mer, puisque le globe est composé dans son tout, de deux parties principales, la terre et l'eau. Pourquoi, par exemple, les poissons sont-ils privés de l'organe de la voix, tandis que les animaux de la terre ont des chants et des cris ? C'est que l'eau a ses *voix* dans son propre élément, et qu'au contraire, la terre est muette; par ce moyen, il y a répartition égale de silence et de bruit dans l'univers. Mais puisqu'il nous est impossible de nous arrêter ici à ces preuves admirables de la divine Sagesse, nous ne ferons plus qu'une remarque sur les migrations des oiseaux.

Dans les premiers âges du monde, quand l'homme était ignorant et heureux, c'était sur la floraison des plantes, sur la chute des feuilles, sur

le départ et l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers réglaient leurs travaux. Delà, l'art de la divination chez certains peuples : on supposa que des animaux qui prédisaient les saisons et les tempêtes, ne pouvaient être que les interprètes de la Divinité. Les anciens naturalistes et les poëtes, (à qui nous sommes redevables du peu de simplicité qui reste encore parmi nous,) nous font voir combien était merveilleuse cette manière de compter par les fastes de la nature, et quel charme elle répandait sur la vie. Dieu est un profond secret; l'homme créé à son image est pareillement incompréhensible; c'était donc une ineffable harmonie que de voir les périodes de ses jours, réglées par des horloges aussi mystérieuses que lui-même : les vents sonnaient les heuresde sa vie, et les nuages portaient ses destinées.

Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettait tout en

mouvement; le patriarche faisait le tour de son champ, à la tête de ses serviteurs armés de faucilles. Si le bruit se répandait que les petits de l'alouette avaient été vus voltigeant; à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu qui ne trompe jamais, commençait avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avaient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles arrivaient-elles en abondance? on savait que l'hiver serait long. La corneille commençait-elle à bâtir son nid dès janvier? les pasteurs espéraient en avril, les fleurs de mai. Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avait telle relation avec l'épanouissement d'une fleur, et les vieillards, qui meurent ordinairement en automme, tombaient avec les glands et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou alongeant l'année, promenait

menait l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur n'avait point à craindre que l'astronome qui lui venait du ciel, se trompât. Il savait que le rossignol ne prendrait point le mois des frimas pour celui des roses, et ne ferait point entendre, aux solstices d'hiver, les chansons de l'été. Aussi tous les soins, tous les jeux, tous les plaisirs de l'homme champêtre étaient écrits, non au calendrier incertain d'un savant, mais à la méridienne infaillible de celui qui a tracé la route du soleil. Ce souverain Régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées des plantes et des oiseaux; et dans ces jours d'innocence, c'était la voix des colombes qui appelait l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servent encore quelquefois de ces tables charmantes, où sont gravés les temps des travaux rus-

tiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage, et les Nègres et les Sauvages Américains gardent cette manière de compter. Un Siminole de la Floride vous dit : « La fille s'est mariée à l'arrivée du *colibri*. — L'enfant est mort quand la *non-pareille* a mué. — Cette mère a autant de *petits guerriers*, qu'il y a d'œufs dans le nid du *pélican*. »

Les Sauvages du Canada marquent la sixième heure du soir, par le moment où les *ramiers* boivent aux sources, et les Sauvages de la Louisianne, par celui où l'*éphémère* sort des eaux. Le passage des divers oiseaux règle la saison des chasses diverses, et le temps des récoltes du maïs, du sucre d'érable, de la folle-avoine, est annoncé par certains animaux, qui ne manquent jamais d'accourir à l'heure du banquet.

CHAPITRE IX.

SUITE DES MIGRATIONS.

Quadrupèdes.

Les migrations sont plus fréquentes dans la classe des poissons et des oiseaux, que dans celles des quadrupèdes, à cause de la multiplicité des premiers, et de la facilité de leurs voyages, à travers deux élémens qui enveloppent la terre; il n'y a d'étonnant que la manière dont ils abordent, sans s'égarer, aux rivages qu'ils cherchent. On conçoit qu'un animal, chassé par la faim, abandonne le pays qu'il habite, en quête de nourriture et d'abris; mais conçoit-on que la *matière* le fasse aller *ici* plutôt que *là*, et le conduise, avec une exactitude miraculeuse, précisément au lieu où se trouvent cette nourriture et cet abri? Pourquoi connaît-il les vents et les

marées, les équinoxes et les solstices? Nous ne doutons point que si les races voyageuses étaient un seul moment abandonnées à leur *propre instinct*, elles ne périssent presque toutes. Celles-ci, en voulant passer dans des latitudes froides, arriveraient sous les tropiques; celles-là, en comptant se rendre à la ligne, se trouveraient sous le pôle. Nos rouges-gorges, au lieu de traverser l'Alsace et la Germanie, en cherchant de petits insectes, deviendraient eux-mêmes, en Afrique, la proie de quelque énorme scarabée; tandis que le Groënlandais entendrait une plainte sortir de ses rochers, et verrait un petit oiseau grisâtre chanter et mourir; ce serait la pauvre philomèle.

Dieu ne permet pas de telles méprises. Tout a ses convenances et ses rapports dans la nature : aux fleurs les zéphyrs, aux hivers les tempêtes, au cœur de l'homme la douleur. Les plus

habiles pilotes manqueront long-temps le port désiré, avant que le poisson se trompe sur la longitude du moindre des écueils de l'abyme : la Providence est son étoile polaire, et quelque part qu'il se dirige, il apperçoit toujours cet astre, qui ne se couche jamais.

L'univers est comme une immense hôtellerie, où tout est sans cesse en mouvement. On en voit sortir, on y voit entrer une multitude de voyageurs. Il n'y a peut-être rien de plus beau, dans les migrations des quadrupèdes, que les voyages des bisons, à travers les immenses savannes de la Louisianne et du Nouveau-Mexique. Quand le temps de changer de climat est venu, pour aller porter l'abondance à des peuples sauvages, quelque vieux buffle, patriarche des troupeaux du désert, appelle autour de lui ses fils et ses filles. Le rendez-vous est au bord du Meschacebé ; l'instant de la marche est fixé vers la fin du jour.

La troupe s'assemble, le moment arrive. Le chef, secouant sa vaste crinière, qui pend de toutes parts sur ses yeux et ses cornes recourbées, salue le soleil couchant en baissant la tête, et en élevant son dos comme une montagne. Un bruit sourd, signal du départ, sort en même temps de sa profonde poitrine. Tout-à-coup il plonge dans les vagues écumantes, suivi de la multitude des génisses et des taureaux qui mugissent d'amour après lui. Troublé dans tous ses roseaux, le Meschacebé plie sous le poids de la migration immense, et ses bouillonnemens tumultueux remontent, en grondant, jusqu'à sa source inconnue.

Tandis que cette puissante famille de quadrupèdes traverse à grand bruit les fleuves et les forêts, une flotte paisible, sur un lac solitaire, vogue en silence à la faveur des zéphyrs, et à la clarté des étoiles. De petits écureuils

noirs, après avoir dépouillé tous les noyers du voisinage, se sont résolus de chercher fortune, et de s'embarquer pour une autre forêt. Aussitôt déployant au vent leurs voiles de soie, cette race hardie tente fièrement l'inconstance des ondes. O pirates imprudens, que l'amour des richesses transporte ! la tempête se lève, les vagues mugissent, la flotte va périr. Elle essaie de gagner le havre prochain, mais quelquefois une armée de castors s'oppose à la descente, dans la crainte que ces étrangers ne viennent piller les moissons. En vain les légers escadrons débarqués sur la rive, croient se sauver en montant sur les arbres, et insulter du haut de ces remparts à la marche pesante des ennemis. Le génie l'emporte sur la ruse: des sapeurs s'avancent, minent le chêne, et le font tomber, avec tous ses écureuils, comme une tour chargée de soldats, abattue par le belier antique.

Il arrive bien d'autres malheurs à nos aventuriers, qui s'en consolent avec une noisette et leur inconstance : Athènes, prise par les Lacédémoniens, n'en fut ni moins aimable, ni moins frivole. En remontant la rivière du nord, sur le paquebot de New-Yorck à Albany, nous vîmes nous-même un de ces infortunés, qui avait voulu traverser le fleuve. Il ne put jamais atteindre le rivage, on le retira de l'eau demi noyé; il était charmant, d'un noir d'ébène, et sa queue avait deux fois la longueur de son corps : il fut rendu à la vie, mais il perdit la liberté; une jeune passagère en fit son esclave.

Les rennes du nord de l'Europe, les carribous et les orignaux de l'Amérique septentrionale, ont leur temps de migrations, toujours calculé comme celui des oiseaux, pour l'utilité et les besoins de l'homme. Il n'y a pas jusqu'aux ours-blancs de Terre-Neuve,

dont la fourrure est si nécessaire aux Esquimaux, qui ne soient envoyés à ces pauvres sauvages par une providence toute miraculeuse. On voit ces monstres marins aborder aux côtes du Labrador, sur des glaces flottantes ou sur des débris de navires où ils se tiennent comme de forts matelots sauvés du naufrage. Les éléphans voyagent aussi en Asie; la terre tremble sous leurs pas; et cependant il n'y a rien à craindre : chaste, intelligent, sensible, Behmot est doux parce qu'il est fort, paisible parce qu'il est puissant. Premier serviteur de l'homme, et non son esclave, il marche après lui à la tête de la création : il s'est toujours tenu aux environs du berceau du monde. Quand après la chute originelle, les animaux s'éloignèrent du toit de l'homme, les éléphans, par leur nature généreuse, semblent avoir été ceux qui se retirèrent avec le plus de regret. Maintenant ils sortent de

leurs déserts, et s'avancent vers les lieux habités, afin de remplacer leurs compagnons, morts sans se reproduire, au service des fils d'Adam. (1)

---

(1) Les plumes éloquentes qui ont décrit les mœurs de ces animaux, nous dispensent de nous étendre sur ce sujet. Nous dirons seulement que les éléphans ne nous paraissent si étranges dans leur structure, que parce que nous les voyons séparés des végétaux, des sites, des eaux, des montagnes, des couleurs, de la lumière, des ombres, et des cieux qui leur sont propres. Les productions de nos latitudes, mesurées sur une petite échelle, les formes généralement rondes des objets, la finesse de nos herbes, la dentelure légère de nos feuillages, l'élégance du port de nos arbres, nos jours trop pâles, nos nuits trop fraîches, les teintes trop fuyardes de nos verdures, enfin la couleur même, le vêtement, l'architecture de l'Européen, n'ont aucune concordance avec l'éléphant. Si les voyageurs observaient plus exactement, nous saurions comment ce quadrupède se marie à la nature qui le produit. Pour nous, nous croyons en-

CHAPITRE X.

Amphibies et Reptiles.

On trouve au pied des monts Apalaches, dans les Florides, des fon-

---

trevoir quelques-unes de ces relations. La trompe de l'éléphant, par exemple, a des rapports marqués avec les cierges, les aloès, les liannes, les rotins, et dans le règne animal, avec les longs serpens des Indes; ses oreilles sont taillées comme les feuilles du figuier oriental; sa peau est écailleuse, molle et pourtant rigide, comme la bourre qui enveloppe une partie du tronc du palmier, ou plutôt comme la filasse ligneuse du coco; beaucoup de plantes grasses des Tropiques, s'appuient sur la terre comme ses pieds, et en ont la forme lourde et carrée; son cri est à-la-fois grêle et fort, comme celui du Caffre dans ses déserts, ou comme le cri de guerre du Cipaye; la rapidité avec laquelle il absorbe les eaux, montre que les *fleuves coulent dans sa bouche* (*), et qu'il

(*) Job.

taines qu'on appelle *puits naturels.* Chaque puits est creusé au centre d'un monticule planté d'orangers, de chênes verds, et de catalpas. Ce monticule s'ouvre, en forme de croissant, du côté de la savanne, et un canal vient aboutir dans le puits à cette ouverture. La voûte que les arbres forment en s'inclinant sur la fontaine, rend l'eau toute noire au-dessous ; mais à l'endroit où l'aqueduc s'unit à la base du cône, un rayon du jour, pénétrant

---

ne se peut passer du Gange. Lorsque tout couvert de riches tapis, chargé d'une tour, semblable aux minarets d'une pagode, il apporte quelque pieux monarque aux débris de ces temples, qu'on trouve dans la presqu'île des Indes ; sa masse, les colonnes de ses pieds, sa figure irrégulière, sa pompe barbare, s'allient avec cette architecture colossale, formée de quartiers de roches entassés les uns sur les autres : la Bête et le monument en ruines, semblent être deux restes du temps des Géans.

par

par le lit du canal, tombe sur un seul point du miroir de l'eau, qui imite l'effet de la glace dans la *chambre obscure* du peintre. Silencieux, au milieu du bassin, un crocodile solitaire met le comble à l'illusion (1) : à son immobilité, à ses larges naseaux qui lancent les ondes en deux ellipses colorées, vous le prendriez pour un dauphin de bronze, dans quelque grotte des bosquets de Versailles.

Les crocodiles ou caymans des Florides ne vivent pas toujours solitaires. Dans certain temps de l'année, ils s'assemblent en troupes et se mettent en embuscade, pour attaquer des voyageurs qui doivent arriver de l'Océan. Lorsque ceux-ci ont remonté les fleuves, que l'eau manquant à leur multitude, ils meurent échoués sur les rivages, et menacent de répandre la

(1) *Voyez* Bartram, *Voyage dans les Carolines et dans les Florides.*

peste dans l'air ; la Providence les livre tout-à-coup à une armée de quatre ou cinq mille crocodiles. Les monstres, poussant un cri terrible, et faisant claquer leurs mâchoires, fondent sur les étrangers éperdus. Sous les coups redoublés de leurs effroyables queues, l'onde jaillit en tourbillons. Bondissant de tous côtés, les combattans se joignent, se saisissent, s'entrelacent. Tantôt ils se plongent au fond des gouffres, et se roulent dans les limons ; tantôt ils remontent sur les ondes, et prennent le jour à témoin de leurs épouvantables batailles. Les eaux tachées de sang, se couvrent de corps mutilés et d'entrailles fumantes. Les vallons, les montagnes, les forêts répètent le bruit de l'horrible mêlée. Rien ne peut donner une idée de ces scènes extraordinaires, décrites par les voyageurs (1), et que le lecteur est

(1) *Voyez* Bartram, *au Voyage cité*.

toujours tenté de prendre pour de vaines exagérations. Il arrive assez souvent qu'un orage accompagné d'un de ces tremblemens de terre, si communs dans les régions voisines des Tropiques, survient au milieu du combat : la terre embrasée des feux de la canicule, s'entr'ouvre ; les deux mers soulevées attaquent les deux rives du Nouveau-Monde, et les Andes, secouant leurs cimes foudroyées, laissent tomber leurs roches et leurs glaçons éternels, dans l'un et l'autre Océans.

Rompues, dispersées, pleines d'épouvante, les légions étrangères, poursuivies jusqu'à l'Atlantique, sont forcées de rentrer dans ses abymes, afin que désormais utiles à nos besoins, ils nous servent sans nous nuire. Ainsi, tout s'ordonne dans l'œuvre du Créateur. (1)

(1) Les immenses avantages que l'homme tire des migrations des poissons, sont si connus, que nous ne nous y arrêterons pas.

Ces espèces de monstres ont quelquefois révolté la sagesse de l'athée: ils sont pourtant très-nécessaires dans le plan général. Ils n'habitent que les déserts où l'absence de l'homme commande leur présence; ils y sont placés pour détruire, jusqu'à l'arrivée du grand destructeur. Aussitôt que nous apparaissons sur une côte, ils nous cèdent l'empire; certains qu'un seul de nous fera plus de ravages que dix mille d'entre eux. (1).

Et pourquoi, dira-t-on, Dieu fait-il des êtres superflus, qui obligent ensuite à des destructions? Par la grande raison que Dieu n'agit pas comme nous d'une manière bornée; il se contente de dire: *croissez et multipliez*; et l'in-

(1) On a observé que dans les Carolines où les caymans ont été détruits, les rivières sont souvent infectées par la multitude des poissons qui remontent de l'Océan, et qui meurent, faute d'eau, pendant les jours caniculaires.

fini est dans ces deux mots. Dorénavant, pour être sage, il faudra sans doute que la Divinité soit médiocre ; l'infini sera un attribut que nous lui retrancherons ; tout ce qui sera immense, sera rejeté. Nous dirons : « cela est de trop dans la nature, » parce que notre esprit ne pourra le comprendre. Et que si Dieu s'avise de placer plus d'un certain nombre de soleils dans la voûte céleste, nous tiendrons l'excédant comme non-avenu, et en conséquence de cette prodigalité d'univers, nous déclarerons le Créateur convaincu de folie et d'impuissance !

Considérés en eux-mêmes, quelle que soit la difformité de ces êtres que nous appelons des monstres, on peut reconnaître sous leurs horribles traits, quelques marques de la bonté divine. Un crocodile, un serpent, sont-ils moins tendres pour leurs petits, qu'un rossignol, une colombe ? L'instinct

ou l'*esprit* des animaux varie, mais le *sentiment* est pareil dans toutes les races. N'est-ce pas un contraste aussi miraculeux que touchant, de voir ce crocodile bâtir un nid et pondre un œuf comme une poule, et un petit monstre sortir d'une coquille comme un poussin ?

Et quelle sollicitude la femelle du crocodile ne montre-t-elle pas pour sa famille ? Elle se promène entre les nids de ses sœurs, qui forment des cônes d'œufs et d'argiles, et qui sont rangés comme les tentes d'un camp au bord d'un fleuve. L'amazone fait une garde vigilante et laisse agir les feux du jour ; car si la délicate tendresse de la mère est comme représentée dans l'œuf du crocodile, la force et les mœurs de ce puissant animal, se décèlent dans le soleil qui couve cet œuf, et dans le limon qui lui sert de levain. Aussitôt qu'une des meules a germé, la femelle prend sous sa pro-

tection les jeunes monstres; ce ne sont pas toujours ses propres enfans, mais elle fait, par ce moyen, l'apprentissage de la maternité, et rend son habileté égale à ce que sera sa tendresse. Quand enfin sa famille vient à éclore, elle la conduit au fleuve, la lave dans une eau pure, lui apprend à nager, pêche pour elle de petits poissons, et la protége contre les mâles, qui veulent souvent la dévorer. Un Espagnol des Florides nous a conté, qu'ayant enlevé la couvée d'un crocodile, et la faisant emporter dans un panier par des nègres, la femelle le suivit avec des cris pitoyables. On posa deux des petits à terre : la mère aussitôt se mit à les pousser avec ses mains et son museau; tantôt se tenant derrière eux, pour les défendre, tantôt marchant à leur tête, pour leur montrer le chemin. Les petits se traînaient, en gémissant, sur les traces de leur mère; et ce reptile énorme, qui naguère ébranlait

le rivage de ses rugissemens, faisait alors entendre une sorte de bêlement aussi doux que celui d'une chèvre qui allaite ses chevreaux.

Le serpent-à-sonnette le dispute au crocodile en affection maternelle; ce superbe reptile qui donne aux hommes des leçons de générosité (1), leur en donne encore de tendresse. Quand sa famille est poursuivie, il la reçoit dans sa gueule (2) : peu content des lieux où il la pourrait cacher, il la fait rentrer en lui, ne trouvant point d'asile plus sûr pour des enfans, que le sein d'une mère. Exemple d'un amour sublime, il ne survit point à la perte de ses petits; car, pour les lui ravir, il faut les arracher de ses entrailles.

Parlerons-nous du poison de ce serpent, toujours plus violent au temps

---

(1) Il n'attaque jamais le premier.

(2) *Voyez* les Voyages de Carver (Carver's trevells) dans le Canada.

où il a une famille ? Raconterons-nous la tendresse de l'ours, qui, semblable à la femme sauvage, pousse l'amour maternel jusqu'à allaiter ses enfans après leur mort (1) ? Qu'on suive ces prétendus monstres dans tous leurs instincts ; qu'on étudie leurs formes, leurs armures ; qu'on fasse attention à l'anneau qu'ils occupent dans la chaîne de la création ; qu'on les examine dans leurs propres rapports, et dans ceux qu'ils ont avec l'homme ; nous osons assurer que les causes finales sont peut-être plus visibles dans cette classe d'êtres, qu'elles ne le sont dans les espèces plus favorisées de la nature ; de même que dans un poëme barbare, les traits de génie brillent davantage au milieu des ombres qui les environnent.

L'objection que l'on fait contre les lieux que ces monstres habitent, ne

---

(1) *Voyez* les Voyages de Cook.

nous paraît pas mieux fondée. Les marais, tout nuisibles qu'ils semblent, ont cependant de grandes utilités. Ce sont les urnes des fleuves dans les pays de plaines, et les réservoirs des pluies dans les contrées éloignées de la mer. Leur limon et les cendres de leurs herbes, fournissent des engrais aux laboureurs ; leurs roseaux donnent le feu et le toit à de pauvres familles, frêle couverture, en harmonie avec la vie de l'homme, et qui ne dure pas plus que ses jours. Ces lieux ont même une certaine beauté qui leur est propre : frontière de la terre et de l'eau, ils ont des végétaux, des sites et des habitans particuliers : tout y participe du mélange des deux élémens. Les glaieuls tiennent le milieu entre l'herbe et l'arbuste, entre le poireau des mers et la plante terrestre ; quelques-uns des insectes fluviatiles ressemblent à de petits oiseaux : quand la *demoiselle* va errant avec son cor-

sage bleu et ses ailes transparentes, autour de la fleur du nénuphar blanc, vous croiriez voir l'oiseau-mouche des Florides sur une rose de Magnolia. Quelquefois ces marais sont plantés de joncs desséchés, qui donnent à la stérilité même, l'air des plus opulentes moissons; quelquefois ils présentent des forêts de lances verdoyantes. Un bouleau, un saule isolé où la brise a suspendu quelques flocons de plumes, domine ces mouvantes campagnes : le vent se glisse entre les tiges incertaines des roseaux; l'une s'abaisse, tandis que l'autre se relève, puis soudain, toute la forêt s'inclinant à-la-fois, on découvre ou le butor doré, ou quelque héron blanc, qui se tient immobile sur une longue patte, comme sur un épieu.

CHAPITRE XI.

Des Plantes et de leurs Migrations.

Nous entrons à présent dans ce règne charmant, où les merveilles de la Providence prennent un caractère plus suave. En s'élevant dans les airs et sur le sommet des monts, on dirait que les plantes empruntent quelque chose du ciel, dont elles se rapprochent. Voyez par un profond calme, au lever de l'aurore, toutes les fleurs de cette vallée : immobiles sur leurs tiges, elles se penchent en mille attitudes diverses, elles regardent tous les points de l'horizon. Dans ce moment même, où il vous semble que tout est tranquille, un grand mystère s'accomplit, la nature conçoit ; et ces plantes sont autant de jeunes mères tournées vers la région mystérieuse d'où leur doit venir la fécondité ; les sylphes

sylphes ont des sympathies moins aériennes, des communications moins invisibles. Le narcisse livre aux ruisseaux sa race virginale, la violette confie aux zéphyrs sa modeste postérité; une abeille cueille du miel de fleurs en fleurs, et sans le savoir, féconde toute une prairie; un papillon porte un peuple entier sur son aile, un monde descend dans une goutte de rosée. Cependant toutes les amours des plantes ne sont pas également tranquilles; il en est d'orageuses, comme celles des hommes: il faut des tempêtes pour marier sur des hauteurs inaccessibles le cèdre du Liban au cèdre du Sinaï, tandis qu'au bas de la montagne, le plus doux vent suffit pour établir entre les fleurs un commerce de volupté. N'est-ce pas ainsi que le souffle des passions agite les rois de la terre sur leurs trônes, tandis que les bergers vivent heureux à leurs pieds?

La fleur donne le miel ; elle est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grace des vierges, l'amour des poëtes : elle passe vîte comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre ; on conserve l'essence de ses odeurs ; ce sont ses pensées qui lui survivent. Chez les anciens, elle couronnait la coupe du banquet, et les cheveux blancs du sage ; les premiers chrétiens en couvraient les martyrs, et l'autel des catacombes ; aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs ; l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de roses : il y a des nations entières où elle est l'interprête des sentimens ; livre charmant qui ne cause ni troubles ni guerres, et qui ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur.

En mettant les sexes sur des individus différens dans plusieurs familles des plantes, la Providence a multiplié les mystères et les beautés de la nature. Par-là, la loi miraculeuse des migrations se reproduit dans un règne qui semblait dépourvu de toute faculté locomotive. Tantôt c'est la graine ou le fruit, tantôt c'est une portion de la plante, ou même la plante entière qui voyage. Les cocotiers croissent assez souvent sur des rochers, au milieu de la mer : quand la tempête survient leurs fruits tombent, et les flots les roulent à des côtes habitées, où ils se transforment en beaux arbres; admirable symbole de la vertu qui s'élève sur des écueils exposés aux orages; plus elle est battue des vents, plus elle prodigue de trésors aux hommes.

On nous a montré au bord de l'*Yar*, petite rivière du comté de Suffolck, en Angleterre, une espèce de cresson

fort curieux : il change de place, et s'avance comme par bond et par saut. Il porte plusieurs chevelus dans ses cimes ; quand ceux qui se trouvent à l'une des extrémités de la masse, sont assez longs pour atteindre au fond de l'eau, ils y prennent racine. Tirées par l'action de la plante, qui s'abaisse sur son nouveau pied, les griffes du côté opposé lâchent prise, et la cressonnière, tournant sur son pivot, se déplace de toute la longueur de son banc. Le lendemain, on cherche en vain la plante dans l'endroit où on l'a laissée la veille, et on l'apperçoit plus haut ou plus bas sur le cours de l'onde, formant avec le reste des familles fluviatiles, de nouveaux effets et de nouvelles beautés. Nous n'avons vu ni la floraison, ni la fructification de ce cresson singulier, que nous avons nommé *MIGRATOR*, *voyageur*, à cause de nos propres destinées.

Les plantes marines sont sujettes à changer de climat ; elles semblent partager l'esprit d'aventure de ces peuples, que leur position géographique a rendus commerçans. Le *fucus giganteus* sort des antres du Nord, avec les tempêtes; il s'avance sur les mers, en enfermant dans ses bras des espaces immenses. Comme un filet tendu de l'un à l'autre rivage de l'Océan, il entraîne avec lui les moules, les foques, les raies, les tortues, et jusqu'aux souffleurs, qu'il prend sur sa route. Quelquefois fatigué de nager sur les vagues, il alonge un pied au fond de l'abyme, et s'y arrête debout; puis recommençant sa navigation avec un vent favorable, après avoir flotté sous mille latitudes diverses, il vient tapisser les côtes du Canada, des guirlandes enlevées aux rochers de la Norvége.

Les migrations de plantes marines, qui, au premier coup d'œil, ne parais-

ont que de simples jeux du hasard, ont cependant des relations touchantes avec l'homme.

En nous promenant un soir à Brest, au bord de la mer, nous apperçûmes une pauvre femme qui marchait courbée entre des rochers ; elle considérait attentivement les débris d'un naufrage, et examinait sur-tout les plantes attachées à la ruine, comme si elle eût cherché à deviner, par leur plus ou moins de vieillesse, l'époque certaine de son malheur. Elle découvrit, sous des galets, une de ces boîtes de matelots, qui servent à mettre des flacons. Peut-être l'avait-elle remplie ellemême autrefois pour son époux, de cordiaux achetés du fruit de ses épargnes : du moins nous le jugeâmes ainsi, car elle se prit à essuyer ses larmes avec le coin de son tablier. Des mousserons de mer remplaçaient maintenant ces chers présens de sa tendresse. Ainsi, tandis que le bruit du canon apprend

aux grands le naufrage des grands du monde, la Providence annonçant aux mêmes bords quelque deuil aux petits et aux faibles, leur dépêche secrétement un brin d'herbe et un débris.

CHAPITRE XII.

Deux perspectives de la Nature.

Ce que nous venons de dire des animaux et des plantes, nous mène à considérer les tableaux de la nature, sous un rapport plus général. Tâchons de faire parler ensemble toutes ces beautés, qui nous ont déjà dit séparément tant de choses de la Providence.

Nous présenterons aux lecteurs deux perspectives de la nature, l'une marine et l'autre terrestre; l'une, au milieu des mers Atlantiques; l'autre, dans les forêts du Nouveau-Monde; afin qu'on ne puisse attribuer la majesté de ces scènes aux monumens des hommes.

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique, s'étant élevé au-dessus du gissement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est ; d'énormes ondulations s'étendaient d'un horizon à l'autre, et ouvraient, dans leurs vallées, de longues échappées de vue sur les déserts de l'Océan. Les mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyans représentaient les sillons des tombeaux dans un cimetière immense ; tantôt les lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères : souvent l'espace semblait borné, faute de

point de comparaison ; mais si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte distante, un escadron de chiens-de-mer à passer dans le lointain, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. Nous avions sur-tout l'idée de l'étendue, lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer, et semblait accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du nord au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du midi, à des îles de repos et de bonheur !

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit, et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart, et quelques matelots, qui fumaient leurs pipes en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue

sur les flots, tandis que des étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens! c'est sur-tout dans les eaux de l'abyme, et dans les profondeurs des cieux, que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste! la lune au milieu du firmament! une mer sans rivage! l'infini dans le ciel et sur les flots!..... Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur, que dans ces nuits où suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds!

Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savans disputer sur le premier Etre, et je ne les ai point compris; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature, que cet être inconnu se

manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie ; toutes les voiles étaient pliées ; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière ; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac ; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancemens de la

poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'Orient, où la lune montait avec lenteur, le reste du ciel était pur; et vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante de toutes les couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal, supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes religieuses coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes intrépides compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur

les

les flots ! Comme elle allait à l'ame cette invocation du pauvre matelot à la Mère de Douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues muettes, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abyme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature ; voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre.

Un soir je m'étais égaré dans une grande forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je

goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel: tantôt il suivait paisiblement sa course azurée; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écumes, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et

velouté de la lune, descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumières jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement, sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savanne, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissemens rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulemens solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient

de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces pays déserts, l'ame se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et pour ainsi dire à se trouver seule devant Dieu.

CHAPITRE XIII.

L'Homme physique.

Pour achever ces vues des causes finales ou des preuves de l'existence de Dieu, tirées des merveilles de la nature, il ne nous reste plus qu'à

considérer l'homme *physique*. Nous laisserons parler les maîtres qui ont approfondi cette matière.

Cicéron décrit ainsi le corps de l'homme :

« A l'égard des sens (*) par qui les objets extérieurs viennent à la connaissance de l'ame, leur structure répond merveilleusement à leur destination, et ils ont leur siége dans la tête, comme dans un lieu fortifié. Les yeux, ainsi que des sentinelles, occupent la place la plus élevée, d'où ils peuvent, en découvrant les objets, faire leur charge. Un lieu éminent convenait aux oreilles, parce qu'elles sont destinées à recevoir le son qui monte naturellement. Les narines devaient être dans la même situation, parce que l'odeur monte aussi ; et il les fallait près de la bouche, parce qu'elles nous aident beaucoup à juger du boire et du manger. Le goût, qui doit nous faire sentir la qualité de ce que nous prenons, réside dans cette partie de la bouche, par où la nature donne passage au solide et au liquide. Pour le tact, il

(*) *De Nat. Deor.* II, 56, 57 et 58. *Trad. de d'Oliv.*

est généralement répandu dans tout le corps, afin que nous ne puissions recevoir aucune impression, ni être attaqués du froid ou du chaud, sans le sentir. Et comme un architecte ne mettra point sous les yeux ni sous le nez du maître les égouts d'une maison, de même la nature a éloigné de nos sens ce qu'il y a de semblable à cela dans le corps humain.

» Mais quel autre ouvrier que la nature, dont l'adresse est incomparable, pourrait avoir si artistement formé nos sens ? Elle a entouré les yeux de tuniques fort minces, transparentes au-devant, afin que l'on pût voir à travers ; fermes dans leur tissure, afin de tenir les yeux en état. Elle les a faits glissans et mobiles, pour leur donner moyen d'éviter ce qui pourrait les offenser, et de porter aisément leurs regards où ils veulent. La prunelle, où se réunit ce qui fait la force de la vision, est si petite, qu'elle se dérobe sans peine à ce qui serait capable de lui faire mal. Les paupières, qui sont les couvertures des yeux, ont une surface polie et douce pour ne point les blesser. Soit que la peur de quelque accident oblige à les fermer, soit qu'on veuille les ouvrir, les paupières sont faites pour s'y prêter, et l'un ou l'autre de ces mouvemens ne leur coûte qu'un instant :

elles sont, pour ainsi dire, fortifiées d'une palissade de poils, qui leur sert à repousser ce qui viendrait attaquer les yeux, quand ils sont ouverts, et à les envelopper, afin qu'ils reposent paisiblement, quand le sommeil les ferme, et nous les rend inutiles. Nos yeux ont de plus l'avantage d'être cachés et défendus par des éminences; car, d'un côté, pour arrêter la sueur qui coule de la tête et du front, ils ont le haut des sourcils; et de l'autre, pour se garantir par le bas, ils ont les joues qui avancent un peu. Le nez est placé entre les deux, comme un mur de séparation.

» Quant à l'ouïe, elle demeure toujours ouverte, parce que nous en avons toujours besoin, même en dormant. Si quelque son la frappe alors, nous en sommes réveillés. Elle a des conduits tortueux, de peur que s'ils étaient droits et unis, quelque chose ne s'y glissât . . . .

» Mais nos mains, de quelle commodité ne sont-elles pas, et de quelle utilité dans les arts ? Les doigts s'alongent ou se plient sans la moindre difficulté, tant leurs jointures sont flexibles. Avec leur secours, les mains usent du pinceau et du ciseau; elles jouent de la lyre, de la flûte : voilà pour l'agréable. Pour le nécessaire, elles cultivent

les champs, bâtissent des maisons, font des étoffes, des habits; travaillent en cuivre, en fer. L'esprit invente, les sens examinent, la main exécute. Tellement que si nous sommes logés, si nous sommes vêtus et à couvert, si nous avons des villes, des murs, des habitations, des temples, c'est aux mains que nous les devons, etc. »

Il faut convenir que la matière seule n'a pas plus fait le corps de l'homme pour tant de fins admirables, que ce beau discours de l'orateur Romain n'a été composé par un écrivain sans éloquence et sans art. (1)

---

(1) Cicéron a pris dans Aristote ce qu'il dit du service de la main. En combattant la philosophie d'Anaxagore, renouvelée par M. Helvétius, le stagyrite observe avec sa sagacité accoutumée, que l'homme n'est pas supérieur aux animaux parce qu'il a une main, mais qu'il a une main parce qu'il est supérieur aux animaux. (*De Part. Anim.* lib. III, c. 10.) Platon cite aussi la structure du corps humain, comme une preuve de l'intelligence divine (*in Tim.*); et Job a quelques versets sublimes sur le même sujet.

Plusieurs auteurs ont prouvé, et en particulier le médecin Nieuwentyt (1), que les bornes dans lesquelles nos sens sont renfermés, sont les véritables limites qui leur conviennent, et que nous serions exposés à une foule d'inconvéniens et de dangers, si ces sens avaient plus ou moins d'étendue (*). Galien, saisi d'admiration au milieu d'une analyse anatomique du corps humain, laisse tout-à-coup échapper le scalpel, et s'écrie :

« O toi, qui nous as faits ! en composant un discours si saint, je crois chanter un véritable hymne à ta gloire ! Je t'honore plus en découvrant la beauté de tes ouvrages, qu'en te sacrifiant des hécatombes entiers de taureaux, ou en faisant fumer tes temples de l'encens le plus précieux. La véritable piété consiste à me connaître moi-même, ensuite à enseigner aux autres quelle est la grandeur

---

(1) *Exist. de Dieu*, liv. I, chap. 13, p. 131.

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

cette loi n'était soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, tous les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Pour éviter ces malheurs, la Providence a attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible : les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitans.

Il est même digne de remarque, que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert dans ce pays d'injustices et de persécutions, plus il a de charmes pour nous. Chose étrange et sublime qu'on s'attache par le malheur, et que ce soient ceux qui n'ont perdu qu'une chaumière, qui

regrettent davantage le toit paternel ! La raison de ce phénomène, c'est que la prodigalité d'une terre trop fertile, détruit, en nous enrichissant, la simplicité des liens naturels qui se forment de nos besoins ; quand on cesse d'aimer ses parens, parce qu'ils ne nous sont plus nécessaires, on cesse en effet d'aimer sa patrie.

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte, qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne, que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger Ecossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat de la terre? Loin de sa tribu chérie, il en porte par-tout le souvenir ; par-tout il redemande ses troupeaux, ses torrens, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger le pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantaient aussi ses aïeux.

aïeux. Il dépérit, s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne ; il faut que sa racine soit dans le rocher ; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies : la terre, les abris, et le soleil de la plaine, la font mourir.

Avec quelle joie il reverra son toit de bruyère ! comme il visitera toutes les saintes reliques de son indigence !

Doux trésors ! se dit-il ; chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortirait d'un songe.

Et qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimaux dans son épouvantable patrie ? que lui font toutes les fleurs de nos climats auprès des neiges du Labrador, tous nos palais auprès de son trou enfumé ? Il s'embarque au printemps avec son épouse, sur quelque glace flottante (1). Entraîné par

(1) *V.* Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.*

les courans, il s'avance en pleine mer sur ce trône du Dieu des tempêtes. La montagne balance sur les flots ses sommets lumineux et ses arbres de neiges; les loups marins se livrent à l'amour dans ses vallées, et les baleines accompagnent ses pas sur le noir Océan. Le hardi sauvage, sur son écueil mobile, au milieu de l'écume des flots, du tourbillon des vents et des neiges, presse sur son cœur la femme que Dieu lui a donnée, et trouve avec elle des joies inconnues, dans ce mélange de voluptés et de périls.

Et ne pensez pas que ce sauvage n'ait de fort bonnes raisons pour préférer son pays et son état aux vôtres. Toute dégradée que vous paraisse sa nature, on reconnaît, soit en lui, soit dans les arts qu'il pratique, quelque chose qui décèle la dignité de l'homme. L'Européen se perd tous les jours sur un grand vaisseau, chef-d'œuvre de l'industrie humaine, au

même bord où l'Esquimaux, flottant dans une peau de veau marin, se rit de tous les dangers. Tantôt il entend gronder l'Océan qui le couvre, à cent pieds au-dessus de sa tête; tantôt il assiége les cieux sur la cime des vagues: il se joue dans les flots, comme un enfant se balance sur des branches unies, dans les paisibles profondeurs d'une forêt. En plaçant cet homme solitaire dans la région des tempêtes, Dieu lui a mis une marque de royauté: « Va, lui a-t-il crié du milieu du tourbillon, infortuné, je te jette nu sur la terre; mais afin que, tout misérable que tu es, on ne puisse méconnaître tes hautes destinées, tu dompteras les monstres de la mer avec un roseau, et tu mettras les tempêtes sous tes pieds. »

Ainsi, en nous attachant à la patrie, la Providence justifie toujours ses voies, et nous avons pour notre pays mille et mille raisons d'amour. L'A-

rabe n'oublie point le puits du chameau, la gazelle, et ce cheval, compagnon de ses courses dans ses solitudes paternelles ; le Nègre se rappelle toujours sa case, sa zagaie, son bananier, et le sentier du tigre et de l'éléphant.

On raconte qu'un mousse Anglais avait conçu un tel attachement pour un vaisseau au bord duquel il était né, qu'il ne pouvait souffrir d'en être séparé un moment. Quand on voulait le punir, on le menaçait de l'envoyer à terre ; il courait alors se cacher à fond de cale, en poussant des cris. Qu'est-ce qui avait donné à ce petit matelot cette tendresse singulière pour une planche battue des vents ? certes ce n'était pas des convenances purement locales et physiques. Etait-ce quelques conformités morales entre les destinées de l'homme et celles du vaisseau? ou plutôt trouvait-il un charme à concentrer ses joies et ses peines, pour

ainsi dire dans son berceau ? Le cœur aime naturellement à se resserrer ; moins il se montre au dehors, moins il offre de surface aux blessures : c'est pourquoi les hommes très-sensibles, comme le sont en général les infortunés, se complaisent à habiter de petites retraites. Ce que le sentiment gagne en force, il le perd en étendue : quand la République Romaine finissait au mont Aventin, ses enfans mouraient avec joie pour elle ; ils cessèrent de l'aimer, lorsque ses limites atteignirent les Alpes et le Taurus. C'était sans doute quelque raison de cette espèce qui nourrissait chez le mousse Anglais cette prédilection pour son vaisseau paternel. Passager inconnu sur l'océan de la vie, il voyait s'élever toutes les mers entre lui et nos douleurs : heureux de n'appercevoir que de loin les tristes rivages du monde !

Chez les peuples civilisés, l'amour de la patrie a fait des prodiges. Dans

les desseins de Dieu, il y a toujours une suite ; il a fondé sur la nature l'affection pour le lieu natal; l'animal partage en quelque degré cet instinct avec l'homme; mais l'homme le pousse plus loin, et transforme en vertu ce qui n'était qu'un sentiment de convenance universelle : ainsi, les lois physiques et morales de l'univers se tiennent par une chaîne admirable. Nous doutons qu'il soit possible d'avoir une seule vraie vertu, un seul véritable talent, sans amour de la patrie. A la guerre, cette passion fait des prodiges; dans les lettres, elle a formé Homère et Virgile. Le Poëte aveugle peint de préférence les mœurs de l'Ionie où il reçut le jour, et le cygne de Mantoue ne se nourrit que des souvenirs de son lieu natal. Né dans une cabane, et chassé de l'héritage de ses aïeux, ces deux circonstances semblent avoir singulièrement influé sur son génie; elles lui ont donné cette teinte mélanco-

lique qui en fait un des principaux charmes ; il rappelle sans cesse ces événemens : on voit qu'*il se souvient toujours de cet Argos*, où il passa sa jeunesse.

Et dulces moriens reminiscitur Argos. (1)

Mais la religion chrétienne est encore venue rendre à l'amour de la patrie sa véritable mesure et sa véritable beauté. Ce sentiment a produit des crimes chez les anciens, parce qu'il était poussé à l'excès. Le christianisme en a fait un amour *principal*, et non pas un amour *exclusif ;* avant tout, il nous ordonne d'être justes ; il veut que nous chérissions la famille d'Adam, puisqu'elle est la nôtre, quoique nos concitoyens aient le premier droit à notre attachement. Cette morale était inconnue avant la mission

---

(1) *Æn.* lib. X.

du Législateur des chrétiens ; c'est à tort qu'on a prétendu qu'il voulait anéantir les passions : Dieu ne détruit point son ouvrage. L'Evangile n'est point la mort du cœur ; il en est la règle. Il est à nos sentimens ce que le goût est aux beaux-arts ; il en retranche ce qu'ils peuvent avoir d'exagéré, de faux, de commun, de trivial ; il leur laisse ce qu'ils ont de beau, de vrai, de sage. La religion chrétienne, bien entendue, n'est que la nature primitive lavée de la tache originelle.

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays, que nous sentons surtout l'instinct qui nous y attache. Au défaut de réalité, on cherche à se repaître de songes ; car le cœur est expert en tromperies, et quiconque a été nourri au sein de la femme, a bu à la coupe des illusions. Tantôt c'est une cabane qu'on aura disposée comme le toit paternel ; tantôt c'est un bois, un vallon, un côteau, à qui l'on fera

porter quelques-unes de ces douces appellations de la patrie. Andromaque donne le nom du *Simoïs* à un *ruisseau*. Et quelle touchante vérité dans *ce petit ruisseau*, qui retrace un *grand fleuve* de la terre natale ! Loin des bords qui nous ont vus naître, toute la nature est diminuée, et n'est plus que l'ombre de celle que nous avons perdue.

Une autre ruse de l'instinct de la patrie, c'est de mettre un grand prix à un objet en lui-même de peu de valeur, mais qui vient de notre pays, et que nous avons emporté dans l'exil. L'ame semble se répandre jusque sur les choses inanimées, qui ont partagé nos destins : une partie de la vie reste attachée au duvet où sommeilla notre bonheur, et sur-tout à la paille qui compta les veilles de notre infortune : les plaies de l'ame, comme les blessures du corps, laissent leur empreinte sur ce qu'elles touchent. Le

peuple a une expression énergique pour peindre cette langueur d'ame qu'on éprouve hors de sa patrie ; il dit : *cet homme a le mal du pays.* C'est véritablement un mal, et qui ne peut se guérir que par le retour. Mais pour peu que l'absence ait été de quelques années, que retrouve-t-on aux lieux qui nous ont vus naître ? Combien existe-t-il d'hommes de ceux que nous y avions laissés pleins de vie ? Là, sont des tombeaux où étaient des palais ; là, des palais où étaient des tombeaux ; le champ paternel est livré aux ronces ou à une charrue étrangère, et l'arbre sous lequel on fut nourri, est abattu.

Il y avait à la Louisiane une Négresse et une Sauvage, esclaves chez deux colons voisins. Ces deux femmes avaient chacune un enfant ; la Négresse une petite fille de deux ans, et l'Indienne un petit garçon du même âge : celui-ci vint à mourir. Les deux infor-


NAPOLI

C. Boily, S.

Ces jeux maternels, qui souvent endormaient l'innocence, ne pouvaient réveiller la mort.

(Tom. 2, pag. 119.)

tunées étant convenues d'un endroit au désert, s'y rendirent pendant trois nuits de suite. L'une apportait son enfant mort, l'autre son enfant vivant; l'une son *Manitou*, l'autre sa *Fétiche*. Elles ne s'étonnaient point de se trouver ainsi la même religion, étant toutes deux misérables. L'Indienne faisait les honneurs de la solitude : « C'est l'arbre de mon pays, disait-elle à son amie; assieds-toi pour pleurer. » Elles mettaient ensuite leurs enfans sur une branche de catalpa, et les balançaient ensemble, en chantant des airs de leurs pays. Hélas! ces jeux maternels, qui souvent endormaient l'innocence, ne pouvaient réveiller la mort! Ainsi se consolaient ces deux femmes, dont l'une avait perdu son enfant et sa liberté, l'autre sa liberté et sa patrie : on se console par la douleur.

On dit qu'un Français, obligé de fuir pendant la terreur, avait acheté

de quelques deniers qui lui restaient, une barque sur le Rhin ; il s'y était logé avec sa femme et ses deux enfans. N'ayant point d'argent, il n'y avait point pour lui d'hospitalité. Quand on le chassait d'un rivage, il passait, sans se plaindre, sur l'autre bord : souvent poursuivi sur les deux rives, il était obligé de jeter l'ancre au milieu du fleuve. Il pêchait pour nourrir sa famille ; mais les hommes lui disputaient encore les secours de la Providence, et lui enviaient quelques petits poissons, qu'avaient mangés ses enfans. La nuit, il allait cueillir des herbes sèches, pour faire un peu de feu, et sa femme demeurait dans de mortelles angoisses jusqu'à son retour. Cette famille à qui l'on ne pouvait reprocher que ses malheurs, n'avait pas, sur le vaste globe, un seul coin de terre où elle osât poser le pied. Obligée de se faire sauvage entre quatre grandes nations civilisées,

toute

toute sa consolation était, qu'en errant dans le voisinage de la France, elle pouvait quelquefois respirer un air qui avait passé sur son pays.

Que si l'on nous demandait quelles sont donc ces fortes attaches par qui nous sommes enchaînés au lieu natal; ces attaches, qui sont une si grande preuve de la bonté de Dieu, et conséquemment de son existence? nous avouons que nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le souris d'une mère, d'un père, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir d'un vieux précepteur qui nous éleva, et des jeunes compagnons de notre enfance; c'est peut-être les soins que nous avons reçus d'une bonne nourrice, d'un *domestique* âgé, partie si essentielle de la maison (*Domús*); enfin ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même, les plus triviales: un chien qui aboyait la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenait

tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église qu'on voyoit au-dessus des arbres, l'if du cimetière, le tombeau gothique; voilà tout. Mais ces petits moyens démontrent d'autant mieux la réalité d'une Providence, qu'ils ne pourraient être la source des grandes vertus patriotiques, si Dieu ne l'avait ainsi ordonné.

PREMIÈRE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE SIXIÈME.

IMMORTALITÉ DE L'AME, PROUVÉE PAR LA MORALE ET LE SENTIMENT.

CHAPITRE PREMIER.

Désir de bonheur dans l'homme.

Quand il n'y aurait d'autres preuves de l'existence de Dieu que les merveilles, ou, pour ainsi dire, que la poésie de la nature, ces preuves sont si fortes, qu'elles suffiraient pour convaincre tout homme qui ne cherche que la vérité. Mais si ceux qui nient

la Providence, ne peuvent expliquer sans elle les miracles de la création, ils sont encore plus embarrassés pour répondre aux objections de leur propre cœur. En renonçant à l'Etre suprême, ils sont obligés de renoncer à une autre vie ; et cependant leur ame les agite, elle se présente à chaque instant devant eux, et les force, en dépit des sophismes, à confesser son existence et son immortalité.

Qu'ils nous disent d'abord, si l'ame s'éteint au tombeau, d'où leur vient ce désir de bonheur qui les tourmente? Toutes nos passions ici-bas se peuvent aisément rassasier : l'amour, l'ambition, la colère ont une plénitude assurée de jouissance ; le besoin de félicité est le seul qui manque de satisfaction comme d'objet, car on ne sait ce que c'est que cette vague félicité qu'on désire. Il faut convenir que si tout est *matière*, la *nature* s'est ici étrangement trompée ; elle a fait un sentiment sans but.

Il est certain que notre ame demande éternellement ; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise, qu'elle demande encore : l'univers entier ne la satisfait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne ; elle aime à se perdre dans les nombres, à concevoir les plus grandes comme les plus petites dimensions, à multiplier sans terme. Enfin gonflée, et non rassasiée de tout ce qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu, où viennent s'absorber toutes les idées de l'infini, en perfection, en temps et en espace. Mais elle ne se plonge dans la Divinité, que parce que cette Divinité est pleine de ténèbres, *Deus absconditus*. Si elle en obtenait une vue distincte, elle la dédaignerait, comme tous les objets qu'elle mesure. On pourrait même dire que ce serait avec quelque raison; car si l'ame s'expliquait bien le principe éternel, elle serait ou supérieure à ce principe,

ou du moins son égale. Il n'en est pas des êtres intellectuels comme des êtres physiques : un homme peut comprendre la puissance d'un roi, sans être un roi ; mais un homme qui comprendrait Dieu serait Dieu.

Or, les animaux ne sont point troublés par cette espérance que manifeste le cœur de l'homme; ils atteignent sur-le-champ à leur suprême bonheur : un peu d'herbe satisfait l'agneau, un peu de sang rassasie le tigre. Si l'on soutenait, d'aprés quelques philosophes, que la diverse conformation des organes fait toute la différence entre nous et la brute, on pourrait tout au plus admettre ce raisonnement dans les actes purement matériels ; mais qu'importe ma main à ma pensée, lorsque dans le calme de la nuit, je m'élance dans tous ces espaces, pour y trouver l'Ordonnateur de tant de mondes ? Pourquoi le bœuf ne fait-il pas comme moi ? Ses yeux lui suffisent ;

et quand il aurait mes pieds ou mes bras, ils lui seraient pour cela fort inutiles. Il peut se coucher sur la verdure, lever la tête vers les cieux, et appeler par ses mugissemens l'Etre inconnu qui remplit cette immensité. Mais non; il préfère le gazon qu'il foule; et tandis que ces millions de soleils sont au plus haut du firmament, les grandes évidences de Dieu, l'animal dort paisiblement, sans se douter qu'avec les merveilles de son instinct, il est jeté lui-même sous l'arbre où il repose, comme une petite preuve de l'Intelligence divine.

Donc la seule créature qui cherche au-dehors, et qui n'est pas à soi-même son tout, c'est l'homme. On dit que le peuple n'a point cette inquiétude mystérieuse : il est sans doute moins malheureux que nous, car il est distrait de ses désirs par un travail pénible; il boit ses sueurs pour appaiser sa soif de félicité. Mais quand vous le

voyez se consumer six jours de la semaine, pour jouir de quelques plaisirs le septième; quand toujours espérant le repos et ne le trouvant jamais, il arrive à la mort sans cesser de désirer; direz-vous qu'il ne partage pas la secrète aspiration de tous les hommes vers un bien-être inconnu? Que si l'on prétend que ce souhait est du moins borné pour lui aux choses de la terre; cela n'est rien moins que certain: donnez à l'homme le plus pauvre, tous les trésors du monde, suspendez ses travaux, satisfaites ses besoins; avant que quelques mois se soient écoulés, il en sera encore aux désirs et à l'espérance.

D'ailleurs est-il vrai que le peuple, même dans son état de misère, ne connaisse pas cette soif de bonheur qui s'étend au-delà de la vie? D'où vient cet instinct mélancolique qu'on remarque dans l'homme champêtre? Nous l'avons vu seul à la porte de sa

cabane, tandis que sa famille était allée prier ce Moissonneur, qui séparera *le bon grain de l'ivraie ;* il prêtait l'oreille au son de la cloche, son attitude était pensive; il n'était distrait, ni par les passereaux de l'aire voisine, ni par les insectes qui bourdonnaient autour de lui. Cette noble figure de l'homme, plantée comme la statue d'un Dieu sur le seuil d'une chaumière; ce front sublime, bien que chargé de soucis; ces épaules ombragées d'une noire chevelure, et qui semblaient encore s'élever comme pour soutenir le ciel, quoique courbées sous le fardeau de la vie; tout cet être si majestueux, bien que misérable, ne pensait-il à rien, ou songeait-il seulement aux choses d'ici-bas? Ah! ce n'était pas l'expression de ces lèvres entr'ouvertes, de ce corps immobile, de ce regard attaché à la terre : le souvenir de Dieu était là avec le son de la cloche religieuse.

S'il est impossible de nier que l'homme espère jusqu'au tombeau; s'il est certain que tous les biens de la terre, loin de combler nos souhaits, ne font que creuser l'ame et en augmenter le vide; il faut en conclure qu'il y a quelque chose au-delà du temps. *Vincula hujus mundi*, dit saint Augustin, *asperitatem habent veram, jucunditatem falsam : certum dolorem, incertam voluptatem : durum laborem, timidam quietem : rem plenam miseriæ, spem beatitudinis inanem.* « Le monde a des liens pleins d'une véritable âpreté et d'une fausse douceur; des douleurs certaines, des plaisirs incertains; un travail dur, un repos inquiet; des choses pleines de misère, et une espérance vide de bonheur (1). » Loin de nous plaindre que le désir de félicité ait été placé dans

---

(1) Epist. 30.

ce monde, et son but dans l'autre, admirons en cela la bonté de Dieu. Puisqu'il faut tôt ou tard sortir de la vie, la Providence a mis au-delà du terme fatal un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau : quand une mère veut faire franchir une barrière à son enfant, elle lui tend de l'autre côté un objet agréable, pour l'engager à passer.

CHAPITRE II.

Du Remords et de la Conscience.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre ame. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les

jours d'une prospérité coupable ? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes ? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre ? Le tigre déchire sa proie, et dort ; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie ; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet, il n'ose regarder le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes ; il est toujours environné de l'odeur du carnage ; il soupçonne le goût du poison jusque dans le mets qu'il a lui-même apprêté ; son oreille d'une étrange subtilité, trouve

trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtemens un poignard caché.

O conscience ! ne serais-tu qu'un fantôme de l'imagination, ou la peur des châtimens des hommes ? Je m'interroge ; je me fais cette question : « Si tu pouvais, par un seul désir, tuer un homme à la Chine, et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce désir ? » J'ai beau m'exagérer mon indigence; j'ai beau vouloir atténuer cet homicide, en supposant que, par mon souhait, le Chinois meurt tout-à-coup sans douleur; qu'il n'avait point d'héritier ; que même à sa mort, par telle position de ses affaires, ses biens seront perdus pour l'état; j'ai beau me figurer cet étranger comme accablé de maladies et de chagrins, me dire que la mort est un bien pour lui, qu'il

l'appelle lui-même, qu'il n'a plus qu'un instant à vivre; malgré tous mes vains subterfuges, j'entends au fond de mon cœur une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition, que je ne puis douter un instant de la réalité de la conscience.

C'est donc une triste nécessité que d'être obligé de nier le remords, pour nier l'immortalité de l'ame et l'existence d'un Dieu vengeur. Toutefois nous n'ignorons pas que l'athéisme, poussé à bout, a recours à cette dénégation honteuse. Le sophiste, dans le paroxisme de la goutte, s'écriait : « O douleur ! je n'avouerai jamais que tu sois un mal ! » Et quand il serait vrai qu'il se trouvât des hommes assez infortunés pour étouffer le cri de la conscience, qu'en résulterait-il encore ? Ne jugeons point celui qui a l'usage de tous ses membres, par le paralytique qui ne sent plus la moitié des siens ; le crime, à son dernier degré,

est une maladie de l'ame qui la cautérise : en renversant la religion, on a détruit le seul remède qui pouvait rétablir la sensibilité dans les parties mortes du cœur. Cette étonnante religion du Christ était une sorte de supplément à ce qui manquait aux hommes. Péchait-on *par excès*, par trop de prospérité, par violence de caractère ? elle était là pour nous avertir de l'inconstance de la fortune et du danger des emportemens. Etait-ce, au contraire, *par défaut* qu'on était exposé, par indigence de biens, par indifférence d'ame ? elle nous apprenait à mépriser les richesses, en même temps qu'elle réchauffait nos glaces, et nous donnait pour ainsi dire des passions. Avec le criminel sur-tout sa charité était inépuisable : il n'y avait point d'homme si souillé qu'elle n'admît à repentir ; point de lépreux si dégoûtant, qu'elle ne touchât de ses mains pures. Pour le passé, elle ne

demandait qu'un remords ; pour l'avenir, qu'une vertu : *Ubi autem abundavit delictum*, disait-elle, *superabundavit gratia.* « La grace a surabondé où avait abondé le crime (1). » Toujours prêt à avertir le pécheur, J. C. avait établi sa religion comme une seconde conscience pour le coupable endurci, qui aurait eu le malheur de perdre la conscience naturelle ; conscience évangélique, pleine de pitié et de douceur; et à laquelle le Fils du Tout-puissant avait accordé le droit de faire grace, que n'a pas la première.

Après avoir parlé du remords qui suit le crime, il serait inutile de parler de la satisfaction qui accompagne la vertu. Le contentement intérieur qu'on éprouve en faisant une bonne œuvre, n'est pas plus une com-

---

(1) Rom. v. 20.

binaison de la matière, que le reproche de la conscience lorsqu'on commet une méchante action, n'est la crainte des lois.

Si des sophistes, qu'on ne saurait trop haïr, soutiennent que la vertu n'est qu'un amour-propre déguisé, et que la pitié n'est qu'un amour de soi-même ; ne leur demandons point, s'ils n'ont jamais rien senti dans leurs entrailles, après avoir soulagé un malheureux, ou si c'est la crainte de retomber en enfance, qui les attendrit sur l'innocence du nouveau-né. La vertu et les larmes sont pour les hommes la source de l'espérance et la base de la foi ; or comment croirait-il en Dieu, celui qui ne croit ni à la réalité de la vertu, ni à la vérité des larmes !

Nous penserions faire injure aux lecteurs, en nous arrêtant à montrer comment l'immortalité de l'ame et l'existence de Dieu se prouvent par

cette voix intérieure appelée conscience. « Il y a dans l'homme, dit Cicéron (1), une puissance qui porte au bien et détourne du mal, non-seulement antérieure à la naissance des peuples et des villes, mais aussi ancienne que ce Dieu par qui le ciel et la terre subsistent et sont gouvernés; car la raison est un attribut essentiel de l'intelligence divine; et cette raison qui est en Dieu, détermine nécessairement ce qui est vice et vertu. »

CHAPITRE III.

Qu'il n'y a point de Morale, s'il n'y a point d'autre Vie. Présomption en faveur de l'Ame, tirée du respect de l'Homme pour les Tombeaux.

LA morale est la base de la société; mais si tout est matière en nous, il n'y

(1) Ad Attic. XII, 28. *Trad. de d'Oliv.*

a réellement ni vice ni vertu, et conséquemment plus de morale. Nos lois, toujours *relatives* et *changeantes*, ne peuvent servir de point d'appui à la morale, toujours *absolue* et *inaltérable* ; il faut donc qu'elle ait sa source dans un monde plus stable que celui-ci, et des garans plus sûrs que des récompenses précaires, ou des châtimens passagers. Quelques philosophes ont cru que la religion avait été *inventée* pour la soutenir; ils ne se sont pas apperçus qu'ils prenaient l'effet pour la cause. Ce n'est pas la religion qui découle de la morale, c'est la morale qui naît de la religion ; puisqu'il est certain (comme nous venons de le dire) que la morale ne peut avoir son principe dans l'homme *physique* ou la *simple matière* ; puisqu'il est certain que quand les hommes perdent l'idée de Dieu, ils se précipitent dans tous les crimes, en dépit des lois et des bourreaux.

Une religion qui a voulu s'élever sur les ruines du christianisme, et qui a cru mieux faire que l'Evangile, a déroulé dans nos églises ce précepte du décalogue : *Enfans, honorez vos pères et mères.* Et pourquoi les *théophilanthropes* ont-ils retranché la dernière partie du précepte, *afin de vivre longuement !* C'est qu'une misère secrète leur a appris que l'homme qui n'a rien ne peut rien donner. Comment aurait-il promis des années, celui qui n'est pas assuré de vivre deux momens ? Tu me fais présent de la vie, lui aurait-on dit avec justice, et tu ne vois pas que tu tombes en poussière ! comme Jéhovah, tu m'assures une longue existence, et as-tu comme lui l'éternité pour y puiser des jours ? Imprudent ! ton heure rapide n'est pas même à toi, tu ne possèdes en propre que la mort; que tireras-tu du fond de ton sépulcre, hors le néant, pour récompenser ma vertu ?

Enfin il y a une autre preuve morale de l'immortalité de l'ame, sur laquelle il faut insister : c'est la vénération des hommes pour les tombeaux. Là, par un charme invincible, la vie est attachée à la mort ; là, la nature humaine se montre supérieure au reste de la création, et apparaît dans toutes ses hautes destinées. La bête connaît-elle le cercueil, et s'inquiète-t-elle de ses cendres ? Que lui font les ossemens de son père, ou plutôt sait-elle quel est son père, après que les besoins de l'enfance sont passés ? D'où nous vient donc la puissante idée que nous avons du trépas ? Quelques grains de poussière mériteraient-ils nos hommages ? Non sans doute ; nous ne respectons les cendres de nos ancêtres, que parce qu'une voix secrète nous dit que tout n'est pas éteint en eux. C'est ce qui consacre le culte funèbre chez tous les peuples de la terre : tous sont également persuadés que le sommeil

n'est pas durable, même au tombeau, et que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse.

CHAPITRE IV.

De quelques objections.

SANS entrer trop avant dans les preuves métaphysiques que nous avons pris soin d'écarter, nous tâcherons pourtant de répondre à quelques objections qu'on reproduit éternellement.

Cicéron ayant avancé, d'après Platon, qu'il n'y a point de peuples chez lesquels on n'ait trouvé quelque notion de la divinité, ce consentement universel des nations, que les anciens philosophes regardaient comme une loi de nature, a été nié par les incrédules modernes; ils ont soutenu que certains Sauvages n'avaient aucune connaissance de Dieu.

Les athées se tourmentent en vain pour couvrir la faiblesse de leur

cause ; il résulte de tous leurs argumens, que leur système n'est fondé que sur des *exceptions*, tandis que le déisme marche par la *règle générale*. Si l'on dit que le genre humain croit en Dieu, l'incrédule vous oppose d'abord tels sauvages, ensuite telle personne, ou lui-même. Soutient-on que le hasard n'a pu former le monde, parce qu'il n'y aurait eu qu'une seule chance favorable contre d'incalculables impossibilités? l'incrédule en convient; mais il répond que *cette chance existait* : c'est en tout la même manière de raisonner. De sorte que, d'après l'athée, la nature est un livre où la vérité se trouve toujours dans la note, et jamais dans le texte ; une langue dont les barbarismes forment seuls l'essence et le génie.

Quand on vient d'ailleurs à examiner ces prétendues exceptions, on découvre, ou qu'elles tiennent à des causes locales, ou qu'elles rentrent

même dans la loi établie. Ici, par exemple, il est faux qu'il y ait des sauvages qui n'aient aucune notion de la divinité. Les premiers voyageurs qui avaient avancé ce fait, ont été démentis par d'autres voyageurs mieux instruits. Parmi les incrédules des bois, on avait cité les hordes Canadiennes : nous les avons vus ces sophistes de la hutte, qui devaient avoir appris dans le livre de la nature, comme nos sophistes dans les leurs, qu'il n'y a ni Dieu ni avenir pour l'homme. Eh bien ! ces Indiens sont d'absurdes barbares, qui voient l'ame d'un enfant dans une colombe, ou celle d'une petite fille dans une touffe de sensitive. Les mères, chez eux, sont assez insensées pour épancher leur lait sur un tombeau, et elles donnent à l'homme, dans le sépulcre, la même attitude qu'il avait dans le sein maternel. Serait-ce pour enseigner que la mort n'est qu'une seconde mère qui

nous

nous enfante à une autre vie? L'athéisme ne fera jamais rien de ces peuples qui doivent à la Providence le logement, l'habit et la nourriture; et nous conseillons aux incrédules de se défier de ces alliés corrompus, qui reçoivent secrétement des présens de l'ennemi.

Autre objection.

« Puisque l'esprit croît et décroît avec l'âge, puisqu'il suit toutes les altérations de la matière, il est donc lui-même de nature matérielle, conséquemment *divisible*, et sujet à périr. »

Ou l'esprit et le corps sont deux êtres différens, ou ils ne sont que le même être. S'ils sont *deux*, il vous faut convenir que l'esprit est renfermé dans le corps; il en résulte qu'aussi long-temps que durera cette union, l'esprit sera en quelques degrés, soumis aux liens qui le pressent. Il paraîtra s'élever ou s'abaisser dans les proportions de son enveloppe. L'objec-

tion ne subsiste donc plus, dans l'hypothèse où l'esprit et le corps sont considérés comme *deux substances distinctes*.

Dans celle où vous supposez qu'ils ne sont qu'*un* et *tout*, partageant même vie et même mort, *vous êtes tenus à prouver l'assertion*. Or, il est depuis long-temps démontré que l'esprit est essentiellement différent du *mouvement*, et des autres propriétés de la matière, n'étant ni *étendu*, ni *divisible*.

Ainsi l'objection se renverse de fond en comble, puisque tout se réduit à savoir, si la matière et la pensée sont *une et même chose*, ce qui ne se peut soutenir sans absurdité.

Au surplus, il ne faut pas s'imaginer qu'en employant la prescription pour écarter cette difficulté, il soit impossible de l'attaquer par le fond. On peut prouver qu'alors même que l'esprit semble suivre les accidens du

corps, il conserve les caractères distinctifs de son essence. Les athées, par exemple, produisent en triomphe la folie, les blessures au cerveau, les fièvres délirantes : afin d'étayer leur triste système, ces hommes infortunés sont obligés d'enrôler, pour auxiliaires, dans leur cause, tous les malheurs de l'humanité. Eh bien donc, ces fièvres, cette folie, (que l'athéisme, c'est-à-dire le génie du mal, a raison d'appeler en preuve de sa réalité) que démontrent-elles après tout ! Je vois une *imagination* déréglée, mais un *entendement réglé*. Le fou et le malade aperçoivent des objets qui n'*existent pas* ; mais raisonnent-ils *faux* sur ces objets ? Ils tirent d'une cause infirme des conséquences saines.

Pareille chose arrive à l'homme attaqué de la fièvre; son ame est offusquée dans la partie où se réfléchissent les images, parce que l'imbécillité des sens ne lui transmet plus que des

notions trompeuses; mais la région des idées reste entière et inaltérable. Et de même qu'un feu allumé dans une vile matière, n'en est pas moins un feu pur, quoique nourri d'impurs alimens; ainsi la pensée, flamme céleste, s'élance incorruptible et immortelle du milieu de la corruption et de la mort.

Quant à l'influence des climats sur l'esprit, qui a été alléguée comme une preuve de la matérialité de la pensée, nous prions les lecteurs de faire quelque attention à notre réponse; car, au lieu de résoudre une simple objection, nous allons tirer de la chose même qu'on nous oppose, une preuve singulière de l'immortalité de l'ame.

On a remarqué que la nature se montre plus forte au septentrion et au midi; c'est entre les tropiques que se trouvent les plus grands quadrupèdes, les plus grands reptiles, les plus grands oiseaux, les plus grands fleuves, les plus hautes montagnes; c'est dans les

régions du nord que nagent les puissans cétacées, et qu'on rencontre l'énorme fucus et le *pin gigantesque*. Si tout est effet de matière, combinaisons d'élémens, force de soleil, résultat du froid et du chaud, du sec et de l'humide ; pourquoi l'homme seul est-il excepté de la loi générale ? Pourquoi sa capacité physique et morale ne se dilate-t-elle pas avec celle de l'éléphant sous la ligne, et de la baleine sous le pôle ? Pourquoi, tandis que la nature entière est changée par la latitude, l'homme reste-t-il toujours le même ? Dira-t-on qu'il est, comme le bœuf, un animal de tous les pays ? Mais le bœuf conserve son *instinct* en tout climat, et nous voyons, par rapport à l'homme, une chose bien différente.

Loin de suivre la loi générale des êtres, loin de se fortifier là où la matière est supposée plus active, l'homme, au contraire, s'affaiblit en raison de

l'accroissement de la création animale autour de lui. L'Indien, le Péruvien, le Nègre au midi; l'Esquimaux, le Lapon au nord, en sont la preuve. Il y a plus; l'Amérique, où le mélange des limons et des eaux donne à la végétation toute la vigueur d'une terre primitive, l'Amérique est pernicieuse aux races d'hommes, quoiqu'elle le devienne moins tous les jours, en raison de l'affaiblissement du principe matériel. L'homme n'a toute son énergie que dans les régions où les élémens moins vifs laissent un plus libre cours à la pensée, où cette pensée, pour ainsi dire, dépouillée de son vêtement terrestre, n'est gênée dans aucun de ses mouvemens, dans aucune de ses facultés.

Il faut donc reconnaître ici quelque chose, en opposition directe avec la nature passive; or, cette chose est notre ame immortelle. Elle répugne à toutes les opérations de la matière;

elle est malade, elle languit quand elle en est trop touchée. Cet état de languéur de l'ame produit à son tour la débilité du corps ; le corps, qui, s'il eût été seul, eût profité sous les feux du soleil, est contrarié par l'abattement de l'esprit. Que si l'on disait que c'est, au contraire, le corps qui, ne pouvant supporter les extrémités du froid et du chaud, fait dégénérer l'ame, en dégénérant lui-même, ce serait une seconde fois prendre l'effet pour la cause. Ce n'est pas le vase qui agit sur la liqueur, c'est la liqueur qui tourmente le vase ; et tous ces prétendus effets du corps sur l'ame, sont précisément les effets de l'ame sur le corps.

La double débilité mentale et physique des peuples du Nord et du Midi, la mélancolie dont ils semblent frappés, ne peuvent donc, selon nous, être attribués à une fibre trop relâchée ou trop tendue, puisque les mêmes acci-

dens ne produisent pas le même effet dans les zones tempérées. Cette affection plaintive des habitans du pôle et des tropiques, est une véritable tristesse intellectuelle, produite par la position de l'ame, et par ses combats contre les forces de la matière. Ainsi, non-seulement Dieu a marqué sa sagesse par les avantages que le globe retire de la diversité des latitudes; mais en plaçant l'homme sur cette échelle, il nous a démontré presque mathématiquement l'immortalité de notre essence, puisque l'ame se fait le plus sentir, là où la matière agit le moins, et que l'homme diminue, où la brute augmente.

Touchons une dernière objection.

« Si l'idée de Dieu est naturellement empreinte dans nos ames, elle doit devancer l'éducation, prévenir le raisonnement, se montrer dès l'enfance : or les enfans n'ont point l'idée de Dieu ; donc, etc. »

Dieu étant *esprit*, et ne pouvant être entendu que par l'*esprit*, un enfant chez qui la pensée n'est pas encore développée, ne saurait concevoir le souverain Etre. Pourquoi demander au cœur sa fonction la plus noble, lorsqu'il n'est pas achevé, lorsque le merveilleux ouvrage est encore entre les mains de l'ouvrier ? Un enfant comprend-il un homme ? comprend-il son père ?

Mais d'ailleurs est-il bien vrai que l'enfant n'ait pas au moins l'*instinct* de son Créateur ? Nous pourrions en prendre à témoin ses petites rêveries, ses inquiétudes, ses craintes dans la nuit, et son penchant à lever les yeux vers le ciel. Voyez cet enfant qui, joignant ses deux mains innocentes, répète après sa mère une prière au *bon Dieu*. Pourquoi ce jeune ange de la terre balbutie-t-il avec tant d'amour et de pureté, le nom de ce souverain Etre qu'il ne connaît pas ?

Et qui pourrait, à la seule vue d'un nouveau-né, douter de la présence de Dieu dans cette petite créature ? En voici un qu'une nourrice porte dans ses bras. Qu'a-t-il dit qui donne tant de joie à ce vénérable vieillard, à cet homme fait, à cette jeune femme ? Deux ou trois syllabes à demi formées, que personne n'a comprises ; et voilà des êtres raisonnables transportés d'allégresse, depuis l'aïeul, qui sait toutes les choses de la vie, jusqu'à la jeune mère qui les ignore encore. Qui donc a mis cette puissance dans le verbe de l'homme ? Pourquoi le son d'une voix humaine vous remue-t-il si impérieusement ? Ce qui vous subjugue ici, est un mystère qui tient à des causes plus relevées, qu'à l'intérêt qu'on peut prendre en l'âge de cet enfant ; quelque chose vous dit que ces paroles inarticulées sont les premiers bégayemens d'une pensée immortelle.

CHAPITRE V.

Danger et inutilité de l'Athéisme.

Il y a deux sortes d'athées bien distincts : les premiers, conséquens dans leurs principes, déclarent, sans hésiter, qu'il n'y a point de Dieu, par conséquent point de différence essentielle entre le bien et le mal, que le monde appartient aux plus forts et aux plus habiles, etc. ; du moins ceux-ci sont francs, s'ils sont atroces. Les seconds sont les honnêtes gens de l'athéisme, les hypocrites de l'incrédulité ; absurdes personnages, mille fois plus dangereux que les autres, et qui, avec une douceur feinte, se porteraient à tous les excès, pour soutenir leur système ; ils vous appelaient *mon frère*, en vous égorgeant ; les mots de de morale et d'humanité sont incessamment dans leurs bouches : ils sont triplement méchans, car ils joignent

aux vices de l'athée, l'intolérance du sectaire, et l'amour-propre de l'auteur.

Ces hommes prétendent que l'athéisme ne détruit ni le bonheur, ni la vertu, et qu'il n'y a point de condition où il ne soit aussi profitable d'être incrédule que d'être religieux : c'est ce qu'il convient d'examiner.

Si une chose doit être estimée en raison de son plus ou moins d'utilité, l'athéisme est bien méprisable, car il n'est bon à personne.

Parcourons la vie humaine ; commençons par les pauvres et les infortunés, puisqu'ils sont la majorité sur la terre. Eh bien, innombrable famille des misérables, est-ce à vous que l'athéisme est utile ? Répondez. Quoi ! pas une voix ! pas une seule voix ! J'entends un cantique d'espérance, et des soupirs qui montent vers le Seigneur ! Ceux-ci croient : passons aux heureux.

Il

Il nous semble que l'homme heureux n'a aucun intérêt à être athée. Il est si doux pour lui de songer que ses jours se prolongeront au-delà de la vie ! Avec quel désespoir ne quitterait-il pas ce monde, s'il croyait se séparer pour toujours du bonheur ! En vain tous les biens du siècle s'accumuleraient sur sa tête ; ils ne serviraient qu'à lui rendre le néant plus affreux. Le riche peut aussi se tenir assuré que la religion augmentera ses plaisirs, en y mêlant une tendresse ineffable ; son cœur ne s'endurcira point, il ne sera point rassasié par la jouissance, inévitable écueil des longues prospérités : la religion prévient la sécheresse de l'ame, et c'est ce que voulait dire cette huile sainte, avec laquelle le christianisme consacrait la royauté, la jeunesse et la mort, pour les empêcher d'être stériles.

Le guerrier s'avance au combat : sera-t-il athée, cet enfant de la gloire ?

Celui qui cherche une vie sans fin, consentira-t-il à finir ? Paraissez sur vos nues tonnantes, innombrables soldats, antiques légions de la patrie ! Fameuses milices de la France, et maintenant milices du ciel, paraissez ! Dites aux héros de notre âge, du haut de la cité sainte, que le brave n'est pas tout entier au tombeau, et qu'il reste après lui quelque chose de plus qu'une vaine renommée.

Tous les grands capitaines de l'antiquité ont été remarquables par leur religion : Epaminondas, libérateur de sa patrie, passait pour le plus religieux des hommes ; Xénophon, ce guerrier philosophe, était le modèle de la piété ; Alexandre, éternel exemple des conquérans, se disait fils de Jupiter ; chez les Romains, les anciens consuls de la République, les Cincinnatus, les Fabius, les Papirius Cursor, les Paul Emile, les Scipion, ne mettaient leur espérance que dans la divi-

nité du Capitole; Pompée marchait aux combats, en invoquant l'assistance divine ; César voulait descendre d'une race céleste ; Caton, son rival, était convaincu de l'immortalité de l'ame; Brutus, son assassin, croyait aux puissances surnaturelles, et Auguste, son successeur, ne régna qu'au nom des dieux.

Parmi les nations modernes, était-ce un incrédule que ce fier Sycambre, vainqueur de Rome et des Gaules, qui, tombant aux pieds d'un prêtre, jetait les fondemens de l'Empire Français ? Etait-ce un incrédule que ce saint Louis, arbitre des rois, et révéré même des infidelles ? Ce Duguesclin, dont le cercueil prenait des villes, ce chevalier Baïard, sans peur et sans reproches, ce vieux connétable de Montmorenci, qui disait son chapelet au milieu des camps, étaient-ils des hommes sans foi ? O temps plus merveilleux encore, où Bossuet ramo-

nait Turenne dans le sein de l'Eglise ! Enfin, de nos jours même et sous nos propres yeux, sont-ce des athées qui ont abaissé la cime des Pyrénées et des Alpes, effrayé le Rhin et le Danube, subjugué le Nil, fait trembler le Bosphore ; qui ont vaincu aux champs de Fleurus et d'Arcole, aux lignes de Weissembourg et aux pieds des pyramides, dans les vallées de Pampelune, et dans les plaines de la Bavière; qui ont mis sous leur joug l'Allemagne et l'Italie, le Brabant et la Suisse, et les îles de la Batavie et les îles de la Grèce, Munich et Rome, Amsterdam et Malte, Mayence et le Caire ? Sont-ce des athées qui ont gagné plus de soixante batailles rangées, et pris plus de cent forteresses ; qui ont rendu vaine la coalition de huit grands empires, et fait trembler les souverains des Indes, derrière toutes les solitudes de l'Asie ? Sont-ce des athées qui ont accompli tant de

prodiges, ou bien des paysans *chrétiens*, qui avaient pratiqué toute leur vie les devoirs de la religion ? On ne voit pas que tous ces grands esprits, qui ne pouvaient s'abaisser jusqu'à croire en Dieu, se souciassent beaucoup d'aller aux combats. Qu'il eût été beau pourtant de voir une armée d'incrédules, aux prises avec ces Cosaques, qui pensent monter au ciel, en mourant sur le champ de bataille !

Il n'est point de caractère plus admirable que celui d'un héros chrétien : le peuple qu'il défend le regarde comme son père : il protége le laboureur et les moissons ; il écarte les injustices ; c'est un ange de la guerre, que Dieu envoie pour adoucir ce fléau. Les villes ouvrent leurs portes au seul bruit de sa justice, les remparts tombent devant ses vertus ; il est l'amour du soldat et l'idole des nations ; il mêle au courage du guerrier, la charité évangélique ; sa conversation touche

et instruit, ses paroles ont une grace de simplicité parfaite ; on est étonné de trouver tant de douceur dans un homme accoutumé à vivre au milieu des périls : ainsi le miel se cache sous l'écorce d'un chêne qui a bravé tous les orages.

Concluons que, sous aucun rapport, l'athéisme n'est bon au guerrier.

Nous ne voyons pas qu'il soit plus utile dans les divers états de la nature, que dans les conditions de la société. Si la morale porte toute entière sur le dogme de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, un père, un fils, des époux, n'ont aucun intérêt à être incrédules. Eh! comment, par exemple, concevoir qu'une femme puisse être athée? Qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité? Etre le plus faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la perte de ses charmes; qui le soutiendra cet être qui sourit et qui

meurt, si son espoir n'est point au-delà d'une existence éphémère ? Par le seul intérêt de sa beauté, la femme doit être pieuse. Douceur, soumission, aménité, tendresse, sont une partie des charmes que le Créateur prodigua à notre première mère, et la philosophie est mortelle à cette sorte d'attraits.

La femme qui a naturellement l'instinct du mystère, qui prend plaisir à se voiler, qui ne découvre jamais qu'une moitié de ses graces et de sa pensée, qu'on peut deviner mais non pas connaître, qui comme mère et comme vierge est pleine de secrets, qui séduit sur-tout par son ignorance, et que le ciel forma pour la vertu et les sentimens les plus mystérieux, la pudeur et l'amour; cette femme renonçant au doux instinct de son sexe, ira d'une main faible et téméraire, chercher à soulever l'épais rideau qui couvre la Divinité ! A qui pense-t-elle

plaire par cet effort ridicule et sacrilége ? Croit-elle, en joignant ses petits blasphèmes et sa frivole métaphysique aux imprécations des Spinosa et aux sophismes des Bayle, nous donner une grande idée de son génie? Sans doute elle n'a pas dessein de se choisir un époux : quel homme de bon sens voudrait s'associer une compagne impie?

L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs ; elle passe ses jours, ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête est vide, son ame creuse, l'ennui la dévore; elle n'a ni Dieu, ni soins domestiques, pour remplir l'abyme de ses momens.

Mais le jour vengeur approche ; le Temps arrive, menant la Vieillesse par la main. Le spectre aux cheveux blancs, aux épaules voûtées, aux mains de glace, s'assied sur le seuil

du logis de la femme incrédule; elle l'apperçoit, et pousse un cri. Qui peut entendre sa voix? Est-ce un époux? il n'y en a plus pour elle; depuis long-temps il s'est éloigné du théâtre de son déshonneur. Sont-ce des enfans? perdus par une éducation impie et par l'exemple maternel, se soucient-ils de leur mère? Si elle regarde dans le passé, elle n'y voit aucune route, ses vertus n'y ont point laissé de traces. Pour la première fois, sa triste pensée se tourne vers le ciel; elle commence à croire qu'il eût été plus doux d'avoir une religion. Regret inutile! la dernière punition de l'athéisme dans ce monde, est de désirer la foi sans pouvoir l'obtenir. Quand, au bout de sa carrière, on reconnaît les mensonges d'une fausse philosophie; quand le néant, comme un astre funeste, commence à se lever sur l'horizon de la mort; on voudrait revenir à Dieu, et il n'est plus temps: l'esprit abruti par

l'incrédulité, rejette toute conviction. Oh! qu'alors la solitude est profonde, lorsque la Divinité et les hommes se sont retirés à-la-fois! Elle meurt cette femme; elle expire entre les bras d'une garde payée, ou d'un homme dégoûté par ses souffrances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien des jours. Un triste cercueil renferme toute l'infortunée: on ne voit à ses funérailles ni une fille échevelée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs; digne cortége qui, avec la bénédiction du peuple et le chant des prêtres, accompagne au tombeau la mère de famille. Peut-être seulement quelque fils inconnu, qui ignore le honteux secret de sa naissance, rencontre par hasard le convoi; il s'étonne de l'abandon de cette bière, et demande le nom du mort aux quatre porteurs, qui vont jeter aux vers le cadavre, qui leur fut promis par la femme athée.

Que différent est le sort de la femme religieuse ! Ses jours sont environnés de joie, sa vie est pleine d'amour : son époux, ses enfans, ses domestiques la respectent et la chérissent : tous reposent en elle avec une aveugle confiance, parce qu'ils croient fermement à la fidélité de celle qui est fidelle à son Dieu. La foi de cette chrétienne se fortifie par son bonheur, et son bonheur par sa foi ; elle croit en Dieu, parce qu'elle est heureuse, et elle est heureuse, parce qu'elle croit en Dieu.

Eh ! faut-il autre chose à une mère, pour être convaincue de la réalité d'une félicité suprême, que de voir son enfant sourire ? La bonté de la Providence ne se montre-t-elle pas toute entière dans le berceau de l'homme ? Quels accords touchans ! ne seraient-ils que les effets d'une insensible matière ? L'enfant naît, la mamelle est pleine ; la bouche du jeune

convive n'est point armée, de peur de blesser la coupe du banquet maternel : il croît ; le lait devient plus nourrissant : on le sèvre, la merveilleuse fontaine tarit. Cette femme si faible, a tout-à-coup acquis des forces qui lui font surmonter des fatigues que ne pourrait supporter l'homme le plus robuste. Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit, au moment même où son fils va demander le repas accoutumé ? D'où lui vient cette adresse qu'elle n'avait jamais eue ? Comme elle touche cette tendre fleur sans la briser ! ses soins semblent être le fruit de l'expérience de toute sa vie ; et cependant c'est-là son premier-né ! Le moindre bruit épouvantait la vierge ; où sont les armées, les foudres, les périls, qui feront pâlir la mère ? Jadis, il fallait à cette femme une nourriture délicate, une couche molle ; le moindre souffle de l'air l'incommodait : à présent un pain grossier,

grossier, une poignée de paille, la pluie et les vents ne lui importent guère, tandis qu'elle a dans sa mamelle une goutte de lait pour nourrir son fils, et dans ses haillons un coin de manteau pour l'envelopper.

Tout étant ainsi, il faudrait être bien obstiné, pour ne pas embrasser le parti où non-seulement la raison trouve le plus grand nombre de preuves, mais où la morale, le bonheur, l'espérance, l'instinct même et tous les désirs de l'ame nous portent naturellement; car s'il était vrai, comme il est faux, que l'esprit tînt la balance égale entre Dieu et l'athéisme, encore est-il certain qu'elle pencherait beaucoup du côté du premier : outre la moitié de sa raison, l'homme met de plus dans le bassin de Dieu, tout le poids de son cœur.

On sera tout-à-fait convaincu de cette vérité, si l'on examine la manière très-différente dont l'athéisme et

la religion procèdent dans leur démonstration.

La religion ne se sert que de preuves générales ; elle ne juge que sur l'ordonnance des cieux, sur les lois immuables de l'univers ; elle ne voit que les graces de la nature, les instincts charmans des animaux, et leurs belles convenances avec l'homme.

L'athéisme ne vous apporte que de honteuses exceptions ; il n'apperçoit que des désordres, des marais impurs, des volcans, des bêtes nuisibles ; et comme s'il cherchait à se cacher dans la boue, il interroge les reptiles et les insectes, pour lui fournir des preuves contre Dieu.

La religion ne parle que de la grandeur et de la beauté de l'homme :

L'athéisme a toujours la lèpre et la peste à vous offrir.

La religion tire ses raisons de la sensibilité de l'ame, des plus doux attachemens de la vie, de la piété filiale,

de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle :

L'athéisme réduit tout à l'instinct de la bête ; et pour premier argument de son système, il vous étale un cœur que rien ne peut toucher.

Enfin, la religion soutient que nos maux auront un terme ; elle nous console, elle essuie nos pleurs, elle nous assure d'une autre vie :

Dans le culte abominable de l'athéisme, les douleurs humaines font fumer l'encens, la mort est le sacrificateur, l'autel un cercueil, et le néant la divinité.

CHAPITRE VI.

Fin des Dogmes du Christianisme, Etat des peines et des récompenses dans une autre vie. Elysée antique, etc.

L'EXISTENCE d'un Etre suprême une fois reconnue, et l'immortalité de

l'ame accordée, il n'y a plus, quant au fond, de difficulté à admettre un état de récompenses et de châtimens après cette vie : les deux premiers dogmes entraînent de nécessité le troisième. Il ne s'agit donc plus que de faire voir combien celui-ci est moral et poétique dans les opinions chrétiennes, et combien la religion évangélique se montre encore ici supérieure à tous les cultes de la terre.

Dans l'Elysée des anciens, on ne trouve que des héros et des hommes qui avaient été heureux ou éclatans dans le monde; les enfans, et apparemment les esclaves et les hommes obscurs (c'est-à-dire l'infortune et l'innocence), étaient relégués aux enfers. Et quelles récompenses pour la vertu, que ces banquets et ces danses dont l'éternelle durée suffirait pour en faire un des tourmens du Tartare !

Mahomet promet d'autres jouissances. Son paradis est une terre de musc et

de la plus pure farine de froment, qu'arrose le fleuve de vie, et l'Acawtar, rivière qui prend sa source sous les racines du *Tuba*, ou l'arbre du bonheur. Des fontaines dont les grottes sont d'ambre gris et les bords d'aloès, murmurent sous des palmiers d'or. Sur les rives d'un lac quadrangulaire, reposent mille coupes faites d'étoiles, dont les ames prédestinées se servent pour puiser l'onde. Tous les élus assis sur des tapis de soie, à l'entrée de leurs tentes, mangent le globe de la terre, réduit par Allah en un merveilleux gâteau. Des eunuques et soixante-douze filles aux yeux noirs, leur servent dans trois cents plats d'or le poisson Nun, et les côtes du buffle Bâlam. L'ange Israfil chante incessamment de beaux cantiques; les filles immortelles mêlent leurs voix à ses concerts; et les ames des poëtes vertueux, retirées dans la glotte de certains oiseaux qui voltigent sur l'*arbre*

du bonheur, accompagnent le chœur céleste. Cependant des cloches de cristal, suspendues aux palmiers d'or, sont mélodieusement agitées par un vent sorti du trône de Dieu. (1)

Les joies du ciel des Scandinaves étaient sanglantes ; mais il y avait de la grandeur dans les plaisirs attribués aux ombres guerrières, et dans le pouvoir qu'elles avaient de diriger les tourbillons : ce paradis était le résultat du genre de vie que menait le Barbare du nord. Errant sur des grèves sauvages, cette triste voix qui sort de l'Océan, faisait tomber son ame en d'immenses rêveries; égaré de pensée en pensée, comme les flots de murmure en murmure, dans le vague de ses désirs, il se mêlait aux élémens, montait sur les nues errantes, balançait les forêts dépouillées, et volait sur les mers avec les tempêtes.

(1) Le Coran et les poëtes Arabes.

Les enfers des nations infidelles sont aussi capricieux que leur ciel : nous nous réservons à parler du Tartare dans les parties littéraires de notre ouvrage, où nous allons entrer à l'instant. Quoi qu'il en soit, les récompenses que le christianisme promet à la vertu, et les châtimens qu'il annonce au crime, se font reconnaître au premier coup d'œil pour les véritables. Le ciel et l'enfer des chrétiens ne sont point imaginés d'après les mœurs particulières d'un peuple, mais fondés sur des idées générales qui conviennent à toutes les nations et à toutes les classes de la société. Ecoutez ce qu'il y a de plus simple et de plus sublime en quelques mots : — Le bonheur du juste consistera, dans l'autre vie, à posséder Dieu avec plénitude; — le malheur de l'impie sera de connaître les perfections de Dieu, et d'en être à jamais privé.

Il serait difficile de trouver quelque chose de plus philosophique que ce dogme chrétien : mais on dira peut-être que le christianisme ne fait que répéter ici les leçons des écoles de Platon et de Pythagore. On convient donc au moins que la religion chrétienne n'est pas la religion des *petits esprits*, puisqu'on avoue que ces dogmes sont ceux des *sages*.

En effet, les Gentils reprochaient aux premiers fidelles de n'être qu'une secte de philosophes ; mais fût-il certain (ce qui n'est pas prouvé) que la docte antiquité eût, touchant un état futur, les mêmes notions que le christianisme ; autre est toutefois une vérité renfermée dans un petit cercle de disciples choisis, autre une vérité qui est devenue la manne commune du peuple. Ce que les plus beaux génies de la Grèce ont trouvé par un dernier effort de raison, s'enseigne publiquement aux carrefours de nos

cités; et le manœuvre peut acheter pour quelques deniers, dans le catéchisme de ses enfans, les secrets les plus sublimes des sectes antiques.

Nous ne dirons rien à présent du purgatoire, parce que nous le considérons ailleurs sous ses rapports moraux et poétiques. Quant au principe qui établit ce lieu d'expiation, il est fondé sur la raison même, puisqu'il y a un état de tiédeur entre le vice et la vertu, qui ne mérite ni les peines de l'enfer, ni les récompenses du ciel.

CHAPITRE VII.

Jugement dernier.

Les Pères ont été de différentes opinions sur l'état immédiat de l'ame du juste, après sa séparation d'avec le corps. S. Augustin pense qu'elle va dans un séjour de paix, en attendant qu'elle se réunisse à sa chair incorrup-

tible (1). S. Bernard croit qu'elle est reçue dans le ciel, où elle contemple l'humanité de J. C., mais non sa divinité, dont elle ne jouira qu'après la résurrection (2); dans quelques autres endroits de ses sermons, il assure qu'elle entre immédiatement dans la plénitude du bonheur céleste (3); et c'est le sentiment que l'Eglise paraît avoir adopté.

Mais comme il est juste que le corps et l'ame, qui ont commis ou pratiqué ensemble, ou la faute, ou la vertu, souffrent ou soient récompensés ensemble; la religion nous enseigne que celui qui nous tira de la poussière, nous en rappellera une seconde fois, pour comparaître à son

(1) *De Trinit.* lib. XV, cap. 25.

(2) *Serm. in Sanct. omn.* 1-2-3. *De Considerat.* lib. V, cap. 4.

(3) *Serm. II de S. Malac.* n. 5. *Serm. de S. Vict.* n. 4.

tribunal. L'école stoïque croyait, ainsi que les chrétiens, à l'enfer, au paradis, au purgatoire, et à la résurrection des corps (1), et l'idée confuse de ce dernier dogme était aussi répandue chez les mages (2). Les Egyptiens espéraient revivre, après avoir passé mille ans dans la tombe (3); les vers Sibylliens parlent de la résurrection, du jugement dernier (4), etc.

Pline, en se moquant de Démocrite, nous apprend quelle était l'opinion de ce philosophe, touchant une résurrection : *similis et de asservandis corporibus hominum, ac reviviscendi promissa à Democrito vanitas, qui non vixit ipse*. (5)

---

(1) Seneq. epist. 90. *id.* ad Marc. Laert. lib. VII. Plut. *in resig. stoic. et in fac. lun.*

(2) Hyde. relig. Pers. Plut. *de Is. et Osir.*

(3) Diod. et Herod.

(4) Bocchus *in Solin.* cap. 8. Lact. lib. VII, cap. 29; lib. IV, cap. 15, 18 et 191.

(5) Lib. VII, cap. 55.

La résurrection est clairement exprimée dans ces beaux vers de Phocylide, sur la cendre des morts.

Οὐ καλὸν ἀρμονίην ἀναλυέμεν ανθρώποιο.
Καὶ ταχα δ' εκγαιης ελπιζομενὲς φαος ελ θῦν,
Λεὶψαν ἀποιχομενων ὀπὶσω δὲ θενἱτέλεθονται.

« Il est impie de disperser les restes de l'homme, car la cendre et les ossemens des morts retourneront à la lumière, et deviendront semblables aux Dieux. »

Virgile parle obscurément du dogme de la résurrection, dans le sixième livre de l'Enéide.

Mais comment des atomes dispersés dans tous les élémens, pourront-ils se réunir pour former les mêmes corps? Il y a long-temps que cette objection a été faite, et la plupart des Pères y ont répondu (1). « Ex-

(1) S. Cyrille, év. de Jérus. Catéch. XVIII.

plique-

plique-moi comment tu es, dit Tertullien, et je te dirai comment tu seras. » (1)

Rien n'est plus frappant et plus formidable que ce moment de la fin des siècles, annoncé par le christianisme.

En ce temps-là, des signes funestes se manifesteront dans les cieux : le puits de l'abyme s'ouvrira : les sept anges verseront les sept coupes pleines de la colère; les peuples malades s'entre-tueront; les mères entendront leurs fruits se plaindre dans leur sein, et la mort parcourra les royaumes sur son cheval pâle. (2)

Cependant la terre commence à trembler sur ses bases; la lune se

---

S. Grég. Nic. *Orat. pro. Res. carn.* S. August. *de Civ. Dei*, lib. XX. S. Chrys. *Homel. in Resur. carn.* S. Grég. pap. dial. IV. S. Amb. *Serm. in Fid. res.* S. Epiph. Ancyrot. p. 88.

(1) In Apologet.

(2) Apoc.

couvre d'un voile sanglant, les astres menaçans pendent à demi détachés de leur voûte : le monde est en agonie. Tout-à-coup l'heure fatale vient à frapper ; Dieu suspend les flots de la création, et le monde a passé comme un fleuve tari.

Alors se fait entendre la trompette de l'ange du jugement; il crie : *Morts, levez-vous : SURGITE, MORTUI !* Les sépulcres se fendent à grand bruit, le genre humain sort à-la-fois du tombeau, et les races assemblées s'étendent dans la profonde Josaphat.

Voici apparaître le Fils de l'Homme sur les nuées ; les puissances de l'enfer remontent du fond de l'abyme, pour assister au dernier arrêt prononcé sur les siècles : les boucs et les brebis sont séparés, les méchans s'enfoncent dans le gouffre, les justes triomphans montent dans les cieux : Dieu rentre dans son repos, et partout règne l'éternité.

CHAPITRE VIII.

Bonheur des Justes.

On demande quelle est cette plénitude de bonheur céleste, promise à la vertu par le christianisme; on se plaint de sa trop grande mysticité : « du moins dans le système mythologique, dit-on, on pouvait se former une image des plaisirs des ombres heureuses; mais comment comprendre la félicité des élus? »

Fénélon l'a cependant devinée cette félicité, lorsqu'il fait descendre Télémaque au séjour des mânes : son élysée est visiblement un paradis chrétien. Comparez sa description à l'élysée de l'Enéide, et vous verrez quels progrès le christianisme a fait faire à la raison et au cœur de l'homme.

« Une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes

justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement : cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre, qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'ame, je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux, et elle y entre ; elle les pénètre, et s'incorpore à eux, comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abyme de délices, comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout, sans rien

avoir ; car ce goût de lumière pure appaise la faim de leur cœur. . . . . .
. . . .
Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte : ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. » (1)

Les plus belles pages du Phédon sont moins divines que cette peinture ; et cependant Fénélon, resserré dans les bornes de sa fiction, n'a pu attribuer aux Ombres tout le bonheur

(1) Liv. XIX.

qu'il eût retracé dans les véritables élus. (1)

Le plus pur de nos sentimens dans ce monde, c'est l'admiration ; mais cette admiration terrestre est toujours mêlée de faiblesse, soit dans l'objet qui admire, soit dans l'objet admiré. Qu'on imagine donc un être parfait, source de tous les êtres, en qui se voit clairement et saintement tout ce qui fut, est, et sera; que l'on suppose en même temps une ame exempte d'envie et de besoins, incorruptible, inaltérable, infatigable, capable d'une attention sans fin; qu'on se la figure contemplant le Tout-Puissant, découvrant sans cesse en lui de nouvelles connaissances et de nouvelles perfections, passant d'admiration en admiration, et ne s'appercevant de son existence, que par le sentiment

(1) *Voyez* aussi le sermon sur le Ciel, par l'abbé Poule.

prolongé de cette admiration même ; concevez de plus Dieu comme souveraine beauté, comme principe universel d'amour ; représentez-vous toutes les amitiés de la terre, venant se perdre ou se réunir dans cet abyme de sentimens, ainsi que des gouttes d'eau dans la mer, de sorte que l'ame fortunée aime Dieu uniquement, sans pourtant cesser d'aimer les amis qu'elle eut ici-bas ; persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que son bonheur ne finira point (1) : alors vous aurez une idée, bien qu'à la vérité très-imparfaite, de la félicité des justes ; alors vous comprendrez que le chœur des bienheureux ne peut que faire entendre ce cri de *Saint! Saint! Saint!* qui meurt et renaît éternellement, dans l'extase éternelle des cieux.

---

(1) S. Augustin.

NOTES
ET
ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A.

JE donnerai ici ces preuves métaphysiques de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, pour compléter ce que j'ai dit sur ce grand sujet. Toutes les preuves abstraites de l'existence de Dieu se tirent de ces trois sources : la *matière*, le *mouvement*, la *pensée*.

La Matière.

PREMIÈRE PROPOSITION.

QUELQUE CHOSE A EXISTÉ DE TOUTE ÉTERNITÉ.

Preuves. Par la raison que quelque chose existe. Dieu ou matière, peu importe à présent.

SECONDE PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité*, 2. ET CET ÊTRE EXISTANT EST INDÉPENDANT ET IMMUABLE.

Preuves. Il faudrait autrement, qu'il y eût une succession infinie de causes et d'effets sans cause première ; ce qui est contradictoire. On le prouve,

Parce que si la série d'êtres indépendans est UNE et TOUTE, elle ne peut avoir au dehors une cause de son existence *successive*, puisqu'elle comprend *tout*. Or,

Il est évident que chaque être, dans la chaîne progressive, n'a pas, au dedans de soi, la cause efficiente de son existence, puisqu'il est produit par un être *précédent*. Contradiction manifeste.

Objection. On dit : c'est la nécessité qui fait que cette chaîne d'êtres existe.

Réponse. Des êtres *dépendans* les uns des autres, peuvent *exister* ou n'*exister pas*. Il n'y a pas là *nécessité ;* donc la cause de cette existence est déterminée par *rien*. (Absurdité.) Donc il doit y avoir de toute éternité un Etre indépendant et immuable ; cause première de la génération des êtres.

TROISIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2. *Cet être existant est indépendant et immuable*, 3. ET NE PEUT ÊTRE LA MATIÈRE.

Première preuve. Si cela était, la matière existerait *nécessairement* et par elle-même : la seule supposition qu'elle n'existe pas,

serait une contradiction dans les termes. Or, il est prouvé,

Que le mode de son existence n'est pas de cette nature, puisqu'on peut concevoir, sans contradiction, qu'elle (la matière) pourrait ne pas exister, ou être toute autre chose que ce qu'elle est. En effet,

Ce caillou que vous roulez sous votre pied n'existe pas *nécessairement*, puisque vous le concevez fort bien, ou anéanti, ou de toute autre espèce, sans qu'il en arrive aucun changement dans l'univers. Ainsi, d'objets en objets, vous verrez clair comme le jour, que l'existence de la matière n'est pas de *nécessité*.

Seconde preuve. En outre, on ne peut pas se figurer la durée éternelle de la matière, de la même manière qu'on entend celle de Dieu ; celui-ci, par la simplicité et la non-étendue de sa substance, se fait concevoir à la pensée, comme existant à-la-fois dans le passé, le présent et l'avenir. Mais la durée de la matière ne peut être que progressive, puisqu'elle a l'étendue et les dimensions des corps, et qu'elle se perpétue par destructions et générations ; elle n'existe plus pour la minute écoulée, et comme l'homme, elle avance dans l'avenir, en perdant le passé.

Or, si l'éternité est successive, comme elle l'est démonstrativement, dans le cas de la matière, elle enferme des *siècles infinis ;*

Or, des *siècles infinis* ne peuvent être *épuisés*, ou ils ne seraient pas *infinis ;*

Donc l'éternité de la matière étant successive, cette matière ne pourrait être venue jusqu'à nos jours, puisqu'il faudrait supposer qu'elle eût franchi des siècles *infinis*, et que des siècles *infinis* qui pourraient se *franchir*, ne seraient point infinis. (1)

Troisième preuve. S'il n'y a que la matière dans la nature, et que cette matière n'existe pas de *nécessité* (ce qui implique déjà contradiction), qui est-ce qui fait durer les êtres ?

S'il n'y a pas une puissance *nécessaire*, qui conserve tout par sa seule vertu ou sa seule volonté, la cohésion des parties des corps est impossible. Mon bras doit tomber en poussière, si les atomes dont il est formé ne sont sans cesse forcés de se tenir ensemble, ou même s'ils ne sont sans cesse créés (2). Or, cette puissance *nécessaire* ne peut être la matière, puisqu'elle n'existe pas de *nécessité*, et qu'elle n'a pas elle-même la cohésion des parties. Enfin, cette volonté conserva-

---

(1) Abbadie.

(2) Descart.

trice ne peut émaner de la matière, puisque la matière est un être purement passif et sans volonté.

Concluons que l'être primitif, indépendant et immuable, ne peut être la matière.

QUATRIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2. *Cet être existant est indépendant et immuable;* 3. *il ne peut être la matière;* 4. IL EST NÉCESSAIREMENT UNIQUE.

Première preuve. Si deux principes *indépendans* existent ensemble, on concevra que l'un peut également exister seul, puisqu'il n'est pas de la *même* nature que l'autre ; d'où il résulte que ni l'un ni l'autre de ces principes n'existe *nécessairement*. Que devient donc la matière et l'être quelconque, démontré existant de toute éternité, par la seule raison que quelque chose existe à présent !

Seconde preuve. Si deux principes existent ensemble, qui est-ce qui a arrangé la matière ?

Ce ne peut être *Dieu*, parce qu'il ne connaît point l'*autre principe*, et n'a aucun droit sur lui. (1)

Si la matière est incréée, Dieu ne peut la mouvoir, ni en former aucune chose ; car

(1) Bayl. art. *Anaxim.*

Dieu ne peut l'arranger sagement sans la connaître ; il ne peut la connaître, s'il ne l'a pas créée, puisqu'étant un principe *indépendant* par lui-même, il ne peut tirer ses connaissances que de lui ; rien ne peut agir en lui, ni l'éclairer. (1)

Ainsi s'évanouit cet épouvantail de l'école des athées : *ex nihilo, nihil fit.* Si Dieu *existe*, la matière n'est pas *éternelle*, et la création est *obligée*. Si vous supposez que Dieu n'*existe pas*, vous rentrez dans le cercle de nos propositions.

L'être existant de toute éternité, est donc nécessairement unique. (2)

CINQUIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2. *Cet être existant est indépendant et immuable;* 3. *il ne peut être la matière;* 4. *il est nécessairement unique;* 5. IL N'EST POINT UN AGENT AVEUGLE, SANS CHOIX ET SANS VOLONTÉ.

Preuves. Si la cause suprême est sans liberté, une chose qui n'existe pas dans le

---

(1) Mallebr.

(2) La seule objection qu'on pourrait me faire ici, se tirerait du spinosisme, qui admet l'unité de Dieu et de la matière ; mais on sait combien cette opinion est absurde. On peut voir Bayle, art. *Spinosa.*

moment actuel, n'a jamais pu exister; car,

Si la puissance de la cause suprême vient de l'enchaînement nécessaire des êtres, tout ce qui existe, existe par une nécessité rigoureuse; alors si cette nécessité est de *rigueur*, comment se trouve-t-il un temps où cette chose n'existait pas ?

Que si on rapporte cette nécessité d'existence à une certaine époque de la succession des temps, c'est complétement déraisonner. Dans le cas d'une existence d'*absolue* nécessité, il n'y a point de *succession* de temps. Les temps sont UN et TOUT.

Ensuite,

Il n'y a dans le monde aucune apparence d'une nécessité *absolue*. Chacun peut concevoir les choses d'une toute autre manière, et dans un ordre tout différent de ce qu'elles sont; mais on apperçoit une nécessité de *convenances* relatives aux lois de l'harmonie et de la beauté. Cette nécessité du *meilleur possible* dans les êtres, est fort digne d'une cause intelligente, et très-compatible avec sa liberté.

De plus,

L'être intelligent prouve encore sa liberté par les causes finales. Aucun athée ne s'avise de soutenir à présent, comme jadis Epicure, que l'œil n'est pas formé pour voir, et l'o-

reille pour entendre. Il suffirait de renvoyer cet incrédule aux anatomistes.

Enfin,

Si la cause première agit par nécessité, aucun *effet* de cette cause ne sera *fini*. Une nature qui agit *nécessairement*, agit de *toute sa puissance*. Or, une nature *infinie*, agissant à-la-fois de toutes parts et de toute sa puissance, ne peut jamais *compléter* un être, puisqu'elle y ajouterait *sans fin*, en raison de son *infinité;* il n'y aurait donc point d'objet fini dans l'univers, ce qui est visiblement absurde.

Donc la cause première n'est point un agent aveugle, sans choix et sans volonté.

SIXIÈME PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité. 2. Cet être existant est indépendant et immuable ; 3. il ne peut être la matière ; 4. il est nécessairement unique ; 5. il n'est point un agent aveugle, sans choix et sans volonté.* 6. IL POSSÈDE UNE PUISSANCE INFINIE.

Preuves. Cette puissance ne peut s'étendre que sur deux espèces d'êtres, qui constituent toutes les choses, savoir : les êtres matériels et les êtres immatériels.

Par rapport aux premiers,

Nous avons vu que la *cause nécessairement*

unique, doit avoir créé la matière, et conséquemment en être la maîtresse absolue.

Quant aux derniers,

Nous prouverons ailleurs que Dieu a pu seul les créer, lorsque nous examinerons la nature de la pensée de l'homme.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE PROPOSITION. *1. Quelque chose a existé de toute éternité. 2. Cet être existant est indépendant et immuable; 3. il ne peut être la matière; 4. il est nécessairement unique; 5. il n'est point un agent aveugle, sans choix et sans volonté; 6. il possède une puissance infinie;* 7. ET IL EST INFINIMENT SAGE, BON, JUSTE, etc.

Preuves. Cela se démontre

A priori,

1.° Parce qu'un être parfaitement intelligent doit connaître ses propres facultés, et qu'étant infini en puissance, rien ne peut l'empêcher de faire ce qui est le meilleur et le plus sage.

2.° Parce que l'être infini connaissant toutes les convenances et toutes les relations des choses, n'étant jamais détourné de la vérité, par les passions, la force ou l'ignorance, il doit toujours agir conformément aux propriétés des choses.

A posteriori,

Les preuves de la bonté, de la sagesse et

de la justice de Dieu, se tirent de la beauté de l'univers.

Récapitulons.

1.° Quelque chose a existé de toute éternité.

2.° Cette chose existante est immuable et indépendante.

3.° Elle n'est pas la matière.

4.° Elle est unique.

5.° Elle n'est point un agent aveugle.

6.° Elle est toute-puissante.

7.° Elle est souverainement sage, bonne et juste.

Voilà DIEU.

Le Mouvement.

D'OU vient le MOUVEMENT de la MATIÈRE ?

Premier syllogisme (genre positif.)

Ou ce mouvement lui est essentiel, ou il lui est communiqué.

Si le mouvement est *essentiel* à la matière, c'est une nécessité pour elle que ses parties soient toujours en mouvement : or,

L'expérience la plus commune démontre qu'il y a des corps en repos ; donc

Le mouvement n'est pas essentiel à la matière ; donc

Il lui est communiqué.

Second syllogisme (genre destructif.)

Si le mouvement est *essentiel* à la matière, toutes ses parties doivent tendre sans cesse et également de tous côtés : or,

De l'éternel mouvement résulte l'éternel repos ; donc

Tout est en repos dans l'univers; (*absurde.*)

Troisième syllogisme (genre démonstratif.)

Le mouvement, par sa nature connue, n'a aucune régularité ;

Il s'exerce dans toutes les dimensions et dans toutes les vîtesses ;

Il s'échappe par la tangente, coupe par la sécante, se plonge par la perpendiculaire, se roule par le cercle, se glisse par l'ellypse et la parabole ;

Il se communique par le choc; il prend des directions nouvelles, selon l'opposition ou la réflexion des corps : or,

Les lois motrices des astres, du soleil et des planètes, s'accomplissent dans une inaltérable régularité géométrique ; donc

Ces lois d'un mouvement permanent et régulier, ne peuvent être engendrées par le mouvement confus et désordonné de la matière.

Il suit de ces trois syllogismes, que le mouvement n'est point essentiel à la matière :

1.° Parce qu'il y a des corps en repos ;

2.° Parce que l'universel mouvement serait le repos universel, ce qui choque l'expérience;

3.° Parce que le mouvement irrégulier de la matière ne peut jamais être admis comme créateur de l'*ordre*, de l'univers. Une cause ne peut pas produire un effet dont elle n'a pas en elle-même le principe, puisqu'il y aurait alors un effet sans cause; un composé ne peut pas avoir des vertus, qui ne sont pas dans ses élémens simples. Enfin, si le mouvement était une qualité résidante dans la matière ou dans l'arrangement de ses parties, depuis le temps que les plus habiles mécaniciens cherchent le mouvement perpétuel, n'est-il pas plus que probable qu'ils auraient trouvé la machine propre à le mettre en évidence ? Mais l'expérience a démontré jusqu'à présent, qu'il fallait un moteur étranger.

On doit conclure de ces argumens, qu'il existe quelque part, *hors* de la matière, un mobile universel, premier agent du mouvement, à-la-fois immuable et dans un mouvement éternel.

Voilà DIEU.

Eclaircissemens sur ces dernières preuves touchant le mouvement.

Le mouvement de la matière fournissant une preuve sans réplique en faveur de l'exis-

tence de Dieu, il sera bon d'y jeter encore quelque lumière.

Pour démontrer l'impossibilité de la formation des mondes par le mouvement et le hasard, Cicéron tire des lettres de l'alphabet, cette objection si connue :

« Ne dois-je pas m'étonner (1), dit-il, qu'il y ait un homme qui se persuade que de certains corps solides et indivisibles se meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel, et que, de leur concours fortuit, s'est fait un monde d'une si grande beauté ? Quiconque croit cela possible, pourquoi ne croirait-il pas que si l'on jetait à terre quantité de caractères d'or, ou de quelque matière que ce fût, qui représentassent les vingt et une lettres, ils pourraient tomber arrangés dans un tel ordre, qu'ils formeraient lisiblement les annales d'Ennius ? Je doute si le hasard rencontrerait assez juste pour en faire un seul vers. Mais ces gens-là, comment assurent-ils que des corpuscules, qui n'ont point de couleur, point de qualité, point de sentiment, qui ne font que voltiger au gré du hasard, ont fait ce monde-ci, ou plutôt en font à chaque moment d'innombrables qui en remplacent d'autres ? Quoi ! si le concours des atomes peut

(1) *De Nat. Deor.* II. 37. Traduct. de d'Olivet.

faire un monde, ne pourrait-il pas faire des choses bien plus aisées, un portique, un temple, une maison, une ville ! »

Cette absurdité qui frappait si justement l'orateur Romain, a aussi été relevée par Bayle. Nous aimons à citer Bayle aux athées. « Ce dialecticien (c'est Leibnitz qui parle) passe aisément du blanc au noir; il s'accommode de tout ce qui lui convient pour combattre l'adversaire qu'il a en tête, n'ayant pour but que d'embarrasser les philosophes, et faire voir la faiblesse de notre raison. Jamais Arcésilas et Carnéades n'ont soutenu le pour et le contre avec plus d'esprit et d'*éloquence*. » (1)

Voici donc ce que dit Bayle sûr la nécessité d'une cause intelligente. (2)

« Puisque, de l'aveu de toutes les sectes, les lois du mouvement ne sont pas capables de produire, je ne dirai pas un moulin, une horloge, mais le plus grossier instrument qui se voit dans la boutique d'un serrurier, comment seraient-elles capables de produire le corps d'un chien, ou même une rose et

(1) Leibn. Théodic. part. 3, § 353. On sait ce que c'est que l'éloquence de Bayle; mais il faut pardonner ce jugement à Leibnitz.

(2) Art. Sennert. n. C.

une grenade ! Recourir aux astres ou aux formes substantielles, c'est un pitoyable asile. Il faut ici une cause qui ait l'idée de son ouvrage, et qui connaisse les moyens de le construire : tout cela est nécessaire à ceux qui font une montre et un vaisseau; à plus forte raison se doit-il trouver dans ce qui fait l'organisation des êtres vivans. »

A la note R. de l'article Démocrite, il s'exprime ainsi :

« En quittant le droit chemin, qui est le système d'un Dieu, créateur libre du monde, il faut nécessairement tomber dans la multiplicité des principes; il faut reconnaître entre eux des antipathies et des sympathies, les supposer indépendans les uns des autres, quant à l'existence et à la vertu d'agir, mais capables néanmoins de s'entre-nuire par l'action et la réaction. Ne demandez pas pourquoi en certaines rencontres, l'effet de la réaction est plutôt ceci que cela; car on ne peut donner raison des propriétés d'une chose, que lorsqu'elle a été faite librement par une cause qui a eu ses raisons et ses motifs en la produisant. »

Crousaz, qui cite ce passage à la huitième section de son examen du Pyrrhonisme, ajoute (1) :

---

(1) Page 426.

«Quand on supposerait les atomes éternels et en mouvement de toute éternité, on pourrait bien en conclure qu'en s'approchant ils formeraient de certaines masses, et, si vous voulez encore, que ces masses seraient propres à produire de certains effets. Mais de-là il y a infiniment loin à supposer que ces masses, formées par le concours fortuit des atomes, auraient pris un agencement régulier, et que les propriétés des unes auraient été précisément telles qu'il fallait pour l'usage des autres.

» Que l'on ploie dix billets numérotés, l'un par le chiffre 1, le second par le chiffre 2. Combien de reprises ne faudrait-il pas pour les tirer, sans choix, dans un tel ordre, que le numéro 1 vînt précisément le premier, le numéro 2 le second, et ainsi jusqu'au 10 !

» S'il y en avait vingt, le cas ne serait pas seulement deux fois plus difficile, mais incomparablement plus, comme le démontrent ceux qui ont étudié la doctrine abstraite des combinaisons. Cinq choses mélangées 2 à 2 donnent 15 combinaisons; à 3, 35; à 4, 70; à 5, 126; à 6, 210; à 7, 330.

» La difficulté de ranger plusieurs choses sans le secours du discernement dans un ordre croissant avec le nombre de ces choses, devient toujours plus grande dans une pro-

portion qui va si fort en augmentant. Pour donner un arrangement, sans le secours de l'intelligence et du choix, à une infinité de parties en désordre, il faudrait surmonter des difficultés infiniment infinies. Quelle étendue d'intelligence ne serait pas nécessaire pour ranger dans un grand ordre, dans un ordre exquis, dans un ordre qui se soutînt, une infinité de choses, dont chacune hors de sa place serait une cause de désordre ! Prenez autant de lettres qu'il y en a dans une ligne ; agencez les billets où elles sont écrites, une seule par billet, sans les voir, à peine, après avoir épuisé votre vie en tentatives, viendrez-vous une fois à bout de les ranger à faire lire cette ligne ! La difficulté sera beaucoup plus que double, s'il faut ainsi venir à bout d'agencer les expressions de deux lignes. Où n'irait point la difficulté de les ranger, sans le secours du discernement, dans l'ordre où elles sont dans une page entière ? Leurs agencemens fortuits iraient-ils enfin à composer un livre ? Une cause infinie en perfection peut seule lever les obstacles qui naissent d'une confusion infinie.

» J'ajouterai ici un exemple aisé de la variété et de la multiplicité des combinaisons. *A* et *b* se combinent en deux manières, *ab*, *ba* ; *abc*, en six, *ab*, *cb*, *ba*, *bc*, *ca*, *cb*, et

cela

cela sans être répétées ; *abcd* en vingt-quatre, *abcd*, *abdc*, *acbd*, *acdb*, *adbc*, *adcb* ; en voilà six. Il y en aura autant si l'on commence par *b*, autant par *c*, autant par *d*.

» Une infinité combinée 2 *à* 2 irait à l'infini ; combinée 3 *à* 3, encore à l'infini et à un plus grand infini ; combinées toutes ensembles, à une infinité d'infinies manières. Quelles sources de confusion, quelle infinité de dérangemens, et à combien d'infinies manières ne montent pas les chaos et les confusions possibles ! Si cette confusion ne se change pas tout d'un coup en régularité, elle subsistera ; car quelque léger principe de régularité serait bientôt détruit par les chocs de l'infinie confusion restante.

» Dire que dans la suite infinie des temps, la combinaison régulière a enfin eu son tour, ce serait supposer une infinie régularité dans la confusion, puisque ce serait supposer que toutes les combinaisons différentes à l'infini se seraient succédé par ordre, et que par-là la combinaison régulière aurait paru dans sa place, et en aurait eu une assignée dans cette succession, où elles se présentaient par ordre, comme si une intelligence en avait fait les agencemens, les essais et les revues. »

Ces raisonnemens sont d'une grande force, et précisément comme les demandent les

esprits positifs, c'est-à-dire, des raisonnemens mathématiques. Il y a des athées qui ont l'ingénuité de croire que ce n'est que dans leur secte qu'on démontre par A + B, et que les pauvres chrétiens sont réduits à l'*imagination* pour toute ressource. C'est bien quelque chose pourtant que cette imagination ; et il y a tel profane qui aurait la témérité de croire qu'il est plus difficile d'écrire une seule belle page de pensées morales ou de sentimens, que de compiler des volumes entiers d'abstractions. Quoi qu'il en soit, ces incrédules ne savent donc pas que Leibnitz a prouvé Dieu géométriquement dans sa Théodicée ? Ils ne savent donc pas qu'on a emprunté d'Huygens, de Keil, de Marcalle et de cent autres, des théorèmes rigoureux pour établir l'existence d'un Etre suprême ? Platon n'appelait Dieu que l'*éternel géomètre*, et c'est l'art d'Archimède qui a fourni la plus belle et la plus puissante image de Dieu, *le triangle inscrit au cercle*.

Newton a posé ainsi l'axiome fondamental de la mécanique.

« *Quand un corps est en repos ou en mouvement, il ne cesse jamais de rester en repos, ou de se mouvoir en ligne droite avec la même force, sans qu'elle reçoive aucune augmentation ou aucune diminution, à moins que quel-*

que autre force, venant à agir sur lui, n'y cause du changement. »

Le médecin Nieuwentyt, raisonnant sur cet axiome, dans son livre *de l'existence de Dieu, démontrée par les merveilles de la nature*, fait cette curieuse observation. (1)

« Lorsqu'un petit corps, qui ne sera si grand qu'une petite boule, de la grosseur, par exemple, d'un grain de sable très-petit, après avoir reçu une chiquenaude, va heurter contre un corps, que nous supposerons aussi gros que tout le globe de la terre, ou, si vous voulez, mille fois plus grand, pourvu que ni l'un ni l'autre n'ait pas de ressort; il s'ensuit, dis-je, que ce grand corps sera entraîné avec le grain de sable en ligne droite; et à moins que quelque force ou quelque obstacle n'intervienne et n'arrête ce mouvement, la force d'une seule chiquenaude suffira pour faire mouvoir continuellement en ligne droite ce grand corps et le petit grain de sable tout ensemble; et si dans leurs routes ils rencontraient cent mille autres corps, chacun un million de fois plus grand que la terre, ils les entraîneraient tous avec cette petite force, sans qu'il y en eût jamais aucun en état de prendre une autre direction.

(1) Liv. III, chap. 3, p. 541.

» Que ceci soit vrai, quelque merveilleux qu'il paraisse, c'est une chose que les mathématiciens ne sauraient nier. Misérables Pyrrhoniens, qui espérez, en déduisant nécessairement les lois de la nature l'une de l'autre, d'éluder les preuves de la Providence divine ! Misérables Pyrrhoniens, montrez-nous par vos principes, si vous pouvez en aucune manière comprendre, non pas qu'une pareille chose arrive continuellement (car les mathématiques leur montreront ceci), mais comment et de quelle manière agit la force de ce petit grain de sable; de sorte que pour peu qu'il pousse ces corps prodigieux, il les met non-seulement en mouvement, mais il les y conserve sans jamais cesser. »

Voilà la remarque de cet excellent homme qui, avec Hippocrate et Galien, avait reconnu dans la merveilleuse machine de notre corps, la main d'une intelligence divine.

Enfin, le docteur Hancock se sert d'une comparaison frappante, pour faire sentir l'absurdité de ceux qui attribuent l'ordre de l'univers au concours fortuit des atomes.

« Supposons, dit-il (1), que tous les hommes qu'il y a sur la terre fussent aveugles,

---

(1) Hancock, on the Exist. of God, sect. 5. *Trad. franç.*

et que dans cet état il leur fût ordonné de se rendre dans les plaines de la *Mésopotamie ;* combien de siècles leur faudrait-il pour trouver cette route et pour venir à leur commun rendez-vous? Y arriveraient-ils même jamais, quelque immense que fût leur durée ? Cela serait pourtant infiniment plus facile à faire pour des hommes, qu'il ne l'a été aux *atomes* de *Démocrite* d'exécuter l'ouvrage qu'il leur attribue. Posé cependant que ce concours si heureux ne leur ait pas été impossible ; comment est-il arrivé qu'il n'ait plus rien produit de nouveau, ou que le même hasard qui les assembla pour former l'univers, ne les ait pas dissipés pour le détruire ? Dira-t-on que c'est un principe d'*attraction* et de *gravitation* qui les retient ainsi dans leur situation primitive ? Mais ce principe d'*attraction* et de *gravitation* est ou *antérieur* ou *postérieur* à la formation de l'univers. S'il est antérieur, comment est-ce que l'activité en était suspendue ? Et s'il est postérieur, quelle en est l'origine, et ne doit-elle pas venir d'ailleurs que de la matière, qui de sa nature est susceptible de se mouvoir en tout sens ? Si l'on dit d'ailleurs que c'est la *nature* qui se maintient d'elle-même dans cet état permanent, on ne peut entendre par ce terme dans le système de *Démocrite*, que le *concours fortuit*,

et l'on sent d'abord que cela ne suffit pas plus pour rendre raison de la conservation du monde, que pour celle de sa formation. *

Pour se tirer des difficultés insurmontables qui résultent de la formation du monde par le mouvement de la matière, Spinosa, d'après Straton, a soutenu qu'il n'y a dans l'univers qu'une seule substance; que cette substance est Dieu, à-la-fois esprit et matière, possédant l'attribut de la pensée et de l'étendue. Ainsi, mon pied, ma main, un caillou, tous les accidens physiques et moraux, toutes les saletés de la nature sont des parties de Dieu. Rare et admirable divinité, sortie toute formée et sans douleur du cerveau d'un incrédule! Les païens avaient bien attaché des dieux aux objets les plus vils de la terre; mais il n'appartenait qu'à un athée de déifier, en une seule et éternelle substance, tous les crimes et toutes les immondices de l'univers. Il se passe d'étranges choses dans l'intérieur de ces hommes que Dieu a éloignés de lui, et les plus habiles gens trouveraient mal-aisé d'expliquer les mouvemens du cœur d'un athée. On peut voir comment Bayle, Clarcke, Leibnitz, Crousaz, etc. ont renversé le spinosisme, qui est, en même temps le plus impie et le plus insoutenable des systèmes.

Anaximandre, par une autre folie, voulait que les *formes* et les *qualités*, provenues de la matière, eussent arrangé l'univers.

D'un autre côté, les Stoïciens supposaient des *formes plastiques*, destituées d'intelligence, et pourtant distinctes de la matière. A la vérité, quelques-uns les dérivaient de Dieu, et ne les avaient imaginées que pour expliquer l'action d'un être immatériel sur des êtres matériels.

Qu'est-il besoin d'appeler les mépris du lecteur sur ces rêveries philosophiques? Elles ont été combattues par les incrédules eux-mêmes.

Il ne reste donc plus à faire valoir que la loi bannale de la *nécessité*. On s'en sert d'autant plus volontiers, qu'on ne sait ce que c'est, et qu'en lâchant ce grand mot, on se croit dispensé de l'expliquer. Mais cette terrible nécessité est-elle une chose créée ou increée? Si elle est créée, qui est-ce qui en est le créateur? Si elle est increée, cette nécessité, qui arrange tout, qui produit tout dans un si bel ordre, qui est une, indivisible, sans étendue, est-elle autre que Dieu?

La Pensée.

D'OU VIENT LA PENSÉE DE L'HOMME, ET QUELLE EST LA NATURE DE CETTE PENSÉE?

Elle ne peut être que *matière*, *mouvement* ou *repos*, la *chose* même, ou les deux *accidens* de cette *chose*, puisqu'il n'y a dans l'univers que *matière*, *mouvement* et *repos*.

Que la *pensée* n'est pas *matérielle*, cela parle de soi.

Que la *pensée* n'est pas *le repos* de la matière, cela est encore prouvé, puisqu'au contraire, la *pensée* est un *mouvement*.

La *pensée* est donc un *mouvement*. Est-elle le *mouvement matériel*, ou l'effet du *mouvement matériel ?*

Examinons.

Si la pensée est l'*effet* du mouvement, ou le *mouvement* lui-même, elle doit ressembler à cet *effet* de mouvement, ou à ce mouvement. Or,

Le *mouvement* rompt, désunit, déplace ; *la pensée* ne fait rien de tout cela :

Elle touche les corps, sans les séparer, sans les mouvoir.

Le *mouvement* lui-même est aussi un déplacement. Un corps qui se meut change de disposition, s'arrange d'une autre manière, occupe une autre place, acquiert d'autres proportions : la *pensée* ne fait rien de tout cela :

Elle se meut sans cesser d'être en repos et sans quitter son siége ; elle n'a ni dimension, ni localité, ni forme.

Le *mouvement* a sa mesure et ses degrés : la *pensée*, au contraire, est *indivisible*. Il n'y a point de moitié, de quart, de fraction, de *pensées :* une *pensée* est une.

Le *mouvement* de la matière a des bornes qui l'empêchent de s'étendre au-delà de certains espaces :

La *pensée* n'a d'autres champs que l'infini. Or, comment concevoir qu'un atome, parti de mon cerveau, avec la rapidité de la *pensée*, atteigne au même instant le ciel et l'enfer, et pourtant sans quitter mon cerveau ? car s'il en était ainsi, ma pensée subsisterait hors de moi, et ne serait plus moi. Qui aurait donné à cet atome cette force immense de mouvement, incomparablement plus grande que celle qui entraîne tous les corps célestes ? Comment un si chétif insecte que l'homme, aurait-il une pareille puissance *physique ?*

Le *mouvement* ne peut agir qu'au présent.

Le passé et l'avenir sont également du ressort de la *pensée*. L'espérance, par exemple, ne peut être qu'un mouvement futur ; et comment un mouvement *futur matériel* existe-t-il au *présent ?*

La *pensée* ne peut donc être le mouvement matériel. En est-elle l'*effet ?*

La pensée ne peut être l'*effet* du mouvement, parce qu'un effet ne peut être plus

noble que sa cause, une conséquence plus puissante qu'un principe. Or, que la *pensée* soit plus noble et plus forte que ce *mouvement*, qui ne le voit du premier coup d'œil, puisque la pensée connaît ce *mouvement*, et que ce *mouvement* ne la connaît pas ; puisque la *pensée* parcourt dans la plus petite fraction de temps, des espaces que ce *mouvement* ne pourrait franchir que dans des milliers de siècles ?

Que si l'on dit à présent que la pensée n'est ni un *mouvement*, ni un *effet* de mouvement *intérieur* dans mon cerveau, mais un ébranlement produit par un mouvement *extérieur*, c'est seulement retourner les termes de la proposition. Car il est encore peut-être plus absurde d'imaginer que tel atome émané de la lumière d'une étoile, descende dans la vîtesse de la *pensée*, pour choquer telle partie de mon cerveau, tandis que d'autres millions de *mouvemens* viennent en même temps l'assaillir de tous côtés. Par la seule loi de la pesanteur, un atome tombé du soleil sur ma tête, me réduirait en poussière. Objecter que la gravité n'existe plus pour les parties extrêmement ténues de la matière, ce serait se moquer des gens, en voulant appliquer ce principe physique à la théorie de la pensée. Examinez donc un peu

ce qui arriverait dans votre entendement toutes les fois que vous pensez, si votre *pensée* était le *mouvement* matériel, ou un *effet* de ce mouvement. Une petite portion de votre cervelle se détache, et s'en va roulant de tel côté, ce qui vous donne telle idée. Cet atome est long ou rond, large ou étroit, mince ou épais; et vous voilà, en conséquence de cette figure du hasard, obligé d'être triste ou gai, insensé ou sage. Mais comme l'homme pense à mille choses à-la-fois, quel chaos, quel dérangement dans sa tête! Une *pensée sublime*, sous la forme d'un embryon blanc ou bleu, en traversant votre entendement, rencontre une autre *pensée rouge* qui l'arrête. D'autres *idées* surviennent, se heurtent, etc.

Ce n'est pas là toute la difficulté; car si le *mouvement* est la *pensée*, le *mouvement* est un *principe pensant*. Or, dans ce cas, le flot qui roule, le pied qui marche, la pierre qui tombe, pensent. Vous dites que je pense en raison d'un ébranlement produit dans une certaine partie de mon cerveau; d'accord: mais cette partie de mon cerveau qui s'ébranle n'est pas d'une autre nature que les élémens de l'univers. C'est de l'eau, de la terre, de l'air ou du feu, ou si vous aimez mieux parler comme la physique du jour, c'est de

l'oxigène, de l'hydrogène, etc. Amalgamez ces principes tout comme il vous plaira, ils resteront toujours tels par leur essence. Or, de leur mélange tel quel, comment ferez-vous naître la *pensée*, si le *principe* de cette pensée n'est pas renfermé dans les *élémens* qui la composent? Vous ne voulez pas déraisonner et dire qu'un *composé* a des effets qui ne sont pas dans des *simples*, et qu'un accident peut être provenu sans cause? Vous serez donc réduit à vous jeter dans une autre absurdité, et à dire que les élémens de la matière *pensent* en *certains cas*. Comment se fait-il alors que ces élémens qui se trouvent combinés de tant de manières, ne répètent pas quelquefois *hors de l'homme* l'effet de la pensée?

Disons donc, car on ne le peut nier sans folie, que la *pensée* n'est ni la *matière*, ni le *mouvement*. Si l'on veut absolument que le *mouvement* fasse une des conditions de la *pensée*, du moins est-il certain que cette pensée n'est pas le mouvement lui-même, mais quelque chose qui *se joint* ou *s'applique* au mouvement, puisqu'il est indubitable qu'*il y a des mouvemens qui ne pensent pas.*

Venons à la grande conclusion.

Si la *pensée* est différente (comme elle l'est) de la *matière* et du *mouvement* matériel, qu'est-elle, et d'où vient-elle?

Comme

Comme elle n'existait pas chez moi avant que je fusse créé, elle a donc été produite.

Si elle a été produite, elle l'a été nécessairement par quelque chose *hors de la matière*, puisque nous avons reconnu que la *matière* n'a pas le *principe pensant*.

Cette chose placée hors de la matière, qui a produit ma *pensée*, ne peut être qu'une chose encore *plus excellente* que ma pensée, quoique la pensée de l'homme soit ce qu'il y a de plus beau dans l'univers : un principe est plus puissant que son effet.

Ma pensée étant indivisible est immortelle ; par l'axiome reçu de tous les philosophes, qu'une chose ne se dissout que par la divisibilité de ses parties.

Or, la *cause* qui a produit ma *pensée* est donc *indivisible* comme elle ; elle est donc *immortelle* comme elle.

Mais comme cette *cause* était avant ma *pensée*, cette *cause* a elle-même été produite, ou elle est de *toute éternité*.

Si elle a été produite, où est son principe ? Si vous me montrez ce principe, quel est le principe de ce principe ?

Ainsi, vous élevant sans fin, vous arrivez au premier anneau ; Dieu montre sa face au fond des ombres de l'éternité : notre ame est la chaîne immortelle qu'il nous a tendue pour remonter jusqu'à lui.

C'est ainsi que la pensée de l'homme prouve irrévocablement l'existence de la divinité, de même qu'à son tour l'existence de cette divinité démontre l'existence et l'immortalité de l'ame, puisque Dieu ne peut être, s'il est injuste, et que l'homme, jeté sur la terre pour couler des jours infortunés et mourir, n'annoncerait que le caprice d'un affreux tyran. Ceci doit nous donner la plus haute opinion de notre nature; car, qu'est-ce qu'un être dont Dieu est la preuve, et qui est à son tour la preuve de Dieu ? L'Ecriture a-t-elle parlé trop magnifiquement de cet être là ? « *Quand l'univers écraserait l'homme*, dit Pascal, *l'homme serait encore plus grand que l'univers; car il sentirait que l'univers l'écrase, et l'univers ne le sentirait pas.* »

Il faut donc admettre que s'il y a un Dieu, ses perfections prouvent que l'homme a une ame immortelle, et *vice versâ*, conclure de l'excellence de l'ame humaine et des malheurs de ce monde, que Dieu existe de nécessité.

Quelques autres preuves de l'Immortalité de l'Ame.

La science est éternelle, donc le siége de la science, l'ame, doit être immortelle.

La raison et l'ame ne sont qu'un ; or, la raison est immuable et éternelle.

La matière ne peut cesser d'être, sans un acte immédiat de la volonté de Dieu : elle demeure toujours, rien ne se crée, rien ne s'anéantit; or, la vie étant l'essence de l'ame, l'ame ne peut en être privée.

L'ame n'est point l'arrangement des parties du corps, puisque plus on la dégage des sens, plus on a de facilité à comprendre les choses. (1)

Le concevant se présente toujours avant le concevable.

Nous éprouvons d'abord qu'il existe des idées ; nous comprenons un objet sans le voir, nos sens nous en assurent ensuite. Ce sont les idées abstraites qui font les abstractions des choses. Le mouvement, par exemple, ne serait pas le mouvement, sans la comparaison que l'esprit fait du présent au passé. L'ame et ses opérations se montrent donc toujours les premières, et les corps ne viennent qu'ensuite. Ce fait, d'une vérité rigoureuse, est contraire aux rapports des sens, qui ne voient que la matière, ou qui passent de celle-ci à l'esprit, au lieu de descendre de l'esprit au corps. Or, si l'ame se

(1) S. August. *de Immort. Anim.*

retrouve par-tout séparée de la matière, elle a donc une existence réelle (1); donc, etc. etc.

De cette preuve de l'existence de l'ame, et conséquemment de son immortalité, nous allons faire naître cette autre preuve :

Le monde métaphysique n'existe point dans la nature-matière.

Les nombres, comme la pensée les considère, sont hors de la nature où il ne peut y avoir que des unités. Cet incompréhensible mystère des appositions de chiffres, qui fournissent des quantités abstraites, croissant ou diminuant dans des rapports donnés, ce mystère, disons-nous, n'est point dans l'ordre physique.

Or donc, le monde métaphysique étant placé hors de la matière, ce monde doit être ou un univers intellectuel existant à part, ou seulement une modification de l'ame. Dans les deux cas, l'immortalité de l'ame est prouvée; car l'homme purement matériel ne pourrait concevoir hors de la matière, un monde métaphysique et éternel, ni encore moins avoir au dedans de lui quelque chose qui renfermât un monde de pensées abstraites et de vérités éternelles.

(1) Phed. *de Mos.*

« Par l'esprit humain, dit Cicéron (1), tel qu'il est, nous devons juger qu'il y a quelqu'autre intelligence supérieure et divine. Car, *d'où viendrait à l'homme*, dit Socrate dans Xénophon, *l'entendement dont il est doué ?* On voit que c'est à un peu de terre, d'eau, de feu et d'air, que nous devons les parties solides de notre corps, la chaleur et l'humidité qui y sont répandues, le souffle même qui nous anime. Mais, ce qui est bien au-dessus de tout cela, j'entends la raison, et pour le dire en plusieurs termes, l'esprit, le jugement, la pensée, la prudence, où l'avons-nous pris ?

» On ne peut absolument trouver sur la terre (2) l'origine des ames : car il n'y a rien dans les ames, qui soit mixte et composé ; rien qui paraisse venir de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu. Tous ces élémens n'ont rien qui fasse la mémoire, l'intelligence, la réflexion ; qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualités, à moins que de remonter à un Dieu. Par conséquent, l'ame est d'une nature

(1) *De Nat. Deor. II*, 6, 7. *Trad. de d'Oliv.*
(2) Frag. *de Conval.*

singulière, qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connaissons. Quelle que soit donc la nature d'un être qui a sentiment, intelligence, volonté, principe de vie ; cet être-là est céleste, il est divin, et dès-là immortel.

» Je comprends bien, ce me semble (1), de quoi et comment ont été produits le sang, la bile, la pituite, les os, les nerfs, les veines, et généralement tout notre corps, tel qu'il est. L'ame elle-même, si ce n'était autre chose dans nous que le principe de la vie, me paraîtrait un effet purement naturel, comme ce qui fait vivre à leur manière la vigne et l'arbre. Et si l'ame humaine n'avait en partage que l'instinct de se porter à ce qui lui convient, et de fuir ce qui ne lui convient pas, elle n'aurait rien de plus que les bêtes.

» Mais ses propriétés sont, premièrement, une mémoire capable de renfermer en elle-même une infinité de choses.

» Voyons ce qui fait la mémoire (2), et d'où elle procède. Ce n'est certainement ni du cœur, ni du cerveau, ni du sang, ni des atomes. Je ne sais si notre ame est de feu

(1) *Tuscul. I.* 24 et 25.
(2) *Ibid.*

ou d'air; et je ne rougis point, comme d'autres, d'avouer que j'ignore ce qu'en effet j'ignore. Mais qu'elle soit divine, j'en jurerais, si, dans une matière obscure, je pouvais parler affirmativement. Car enfin, je vous le demande, la mémoire vous paraît-elle n'être qu'un assemblage de parties terrestres, qu'un amas d'air grossier et nébuleux? Si vous ne savez ce qu'elle est, du moins vous voyez de quoi elle est capable. Eh bien! dirons-nous qu'il y a dans notre ame une espèce de réservoir, où les choses que nous confions à notre mémoire, se versent comme dans un vase? Proposition absurde : car peut-on se figurer que l'ame serait d'une forme à loger un réservoir si profond? Dirons-nous que l'on grave dans l'ame comme sur la cire, et qu'ainsi le souvenir est l'empreinte, la trace de ce qui a été gravé dans l'ame? Mais des paroles et des idées peuvent-elles laisser des traces? Et quel espace ne faudrait-il pas, d'ailleurs, pour tant de traces différentes?

» Qu'est-ce que cette autre faculté, qui s'étudie à découvrir ce qu'il y a de caché, et qui se nomme intelligence, génie? Jugez-vous qu'il ne fût entré que du terrestre et du corruptible dans la composition de cet homme, qui le premier imposa un nom à chaque chose? Pythagore trouvait à cela une sagesse infinie.

Regardez-vous comme pétri de limon, ou celui qui a rassemblé les hommes, et leur a inspiré de vivre en société ? Ou celui qui, dans un petit nombre de caractères, a renfermé tous les sons que la voix forme, et dont la diversité paraissait inépuisable ? Ou celui qui a observé comment se meuvent les planètes ; et qu'elles sont tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires ? Tous étaient de grands hommes, ainsi que d'autres encore plus anciens, qui enseignèrent à se nourrir de blé, à se vêtir, à se faire des habitations, à se procurer les besoins de la vie, à se précautionner contre les bêtes féroces : c'est par eux que nous fûmes apprivoisés et civilisés. Des arts nécessaires, on passa ensuite aux beaux-arts. On trouva, pour charmer l'oreille, les règles de l'harmonie. On étudia les étoiles, tant celles qui sont fixes, que celles qui sont appelées errantes, quoiqu'elles ne le soient pas. Quiconque découvrit les diverses révolutions des astres, fit voir par-là que son esprit tenait de celui qui les a formés dans le ciel. »

NOTE B.

« MAIS si tout ce que nous avons dit concernant les sens ne suffit pas pour convaincre un incrédule, avançons encore un peu, et

faisons voir que les bornes mêmes dans lesquelles l'étendue du pouvoir de nos sens extérieurs se trouve renfermée, contribuent aussi à nous rendre plus heureux, que si leur pouvoir s'étendait beaucoup plus loin, comme cela s'est trouvé dans ces derniers siècles, avec le secours de certains instrumens.

» Supposons que nos yeux aient le pouvoir de distinguer les objets qu'ils ne sauraient voir sans le microscope, il est vrai qu'ils nous feraient voir un monde de créatures nouvelles; une goutte d'eau dans laquelle on aurait fait tremper du poivre, ou une goutte de vinaigre, ou de matière séminale, nous paraîtrait comme un lac, ou une rivière pleine de poissons; l'écume des liqueurs puantes et corrompues nous paraîtrait un champ couvert de fleurs et de plantes; le fromage paraîtrait un composé de grosses araignées couvertes de poil; il en serait de même à proportion d'une infinité d'autres choses: mais il est aussi aisé de concevoir le dégoût, que la vue de ces insectes produirait pour beaucoup de choses, qui d'ailleurs sont très-bonnes et très-utiles en elles-mêmes. J'ai vu des personnes faire des éclats de rire à la vue des petits animaux qui s'offrent dans un morceau de fromage, par le moyen d'un microscope, et retirer vîtement leurs mains,

lorsque quelqu'un de ces insectes venait à tomber, de crainte qu'il ne tombât sur eux; mais d'autres faisaient des réflexions plus sérieuses sur la sagesse de Dieu, qui a bien voulu cacher ces choses aux yeux des ignorans et des personnes craintives, et les manifester à d'autres par le moyen des microscopes, afin que les moyens nécessaires ne manquassent point à ceux qui tâchent de pénétrer dans ces merveilles.

» Les philosophes incrédules oseraient-ils jamais souhaiter que leurs yeux eussent les propriétés des meilleurs microscopes, supposé qu'ils en connussent la nature et le fondement! Et se croiraient-ils plus heureux en voyant des objets si petits qui grossiraient jusqu'à ce point-là, tandis qu'en même temps tout ce qui leur tomberait sous les yeux n'occuperait pas plus d'espace qu'un grain de sable! Ils ne sauraient voir aucun objet distinctement, à moins qu'ils ne fussent à une très-petite distance de l'œil, à un ou deux pouces, par exemple. Quant aux autres objets plus éloignés, comme les hommes, les bêtes, les arbres et les plantes, pour ne rien dire du soleil, de la lune et des étoiles, ces corps où brille la majesté de l'Etre suprême, ils leur seraient entièrement invisibles, ou ils ne les verraient que dans une grande confusion, si

tout cela se trouvait ainsi, et si nos yeux tout seuls pouvaient pénétrer aussi avant que lorsqu'ils sont armés de bons microscopes. Tous ceux qui en ont fait l'expérience, conviennent que par leur moyen on peut voir des corps composés d'un millier de petites parties; d'où il s'ensuit que, pour bien voir chaque chose jusqu'à ses particules primitives, la vue doit encore s'étendre infiniment plus loin qu'elle ne s'étend avec le secours des meilleurs microscopes.

» D'un autre côté, supposons que nos yeux soient de grands télescopes, semblables à ceux dont nous nous servons pour observer tant de nouvelles étoiles dans les cieux, et pour faire tant de découvertes dans le soleil, la lune et les étoiles, ils seraient encore sujets à cet inconvénient, c'est qu'ils ne seraient presque d'aucun usage pour voir les objets qui nous environnent, et ils nous priveraient aussi de la vue des autres objets qui sont sur la terre, parce que nous verrions les vapeurs et les exhalaisons qui s'élèvent continuellement, et qui, comme des nuages épais, nous cacheraient tous les autres objets visibles : cela n'est que trop connu de ceux qui se servent de ces instrumens.

» De même, si l'odorat était aussi fin et aussi délicat dans les hommes, qu'il paraît

l'être dans de certains chiens de chasse, il n'est personne, il n'est aucune créature qui pût nous joindre; et il nous serait impossible de passer par les endroits où elles auraient passé, sans ressentir de fortes impressions des corpuscules qui en partent : mille distractions partageraient malgré nous notre attention ; et lorsque nous serions obligés de nous appliquer à des objets plus relevés, nous serions obligés de nous fixer à des choses méprisables.

» Si notre langue était d'un tissu si délicat qu'elle nous fît trouver autant de goût dans les choses qui n'en ont presque pas, que dans celles dont le goût est aussi fort que celui des ragoûts ou des épiceries, il n'est personne qui n'avouât que cela seul suffirait pour nous rendre les alimens très-désagréables, après que nous en aurions mangé seulement deux ou trois fois.

» L'oreille pourrait-elle distinguer tous les sons avec la même exactitude qu'elle les distingue à présent, lorsque, par le moyen d'un porte-voix, quelqu'un parle doucement dans son extrémité la plus évasée, ou ferait-on plus d'attention à un grand nombre de choses ? On n'en ferait certainement pas plus que lorsque nous nous trouvons au milieu d'un bruit confus et d'un grand nombre de

voix, au milieu du bruit des tambours et du canon. Ceux qui ont été témoins des inconvéniens que souffrent les malades qui ont l'ouïe trop fine, n'auront pas de peine à être convaincus de cette vérité.

» Si dans toutes les parties de notre corps le toucher était aussi délicat que dans les endroits extrêmement sensibles et dans les membranes des yeux, ne faut-il pas avouer que nous serions bien malheureux, et que nous souffririons de grandes douleurs, lors même qu'une plume très-légère nous toucherait !

» Enfin, peut-on réfléchir sur tout cela, sans reconnaître la bonté de celui qui en est l'auteur, qui, non-seulement nous a donné des organes aussi nobles que nos sens extérieurs, sans quoi il ne serait pas à préférer à un morceau de bois; mais qui a même, par un effet de son adorable sagesse, renfermé nos sens dans certaines bornes, sans lesquelles ils ne nous auraient servi que d'embarras, et il nous aurait été impossible d'examiner mille objets de plus grande conséquence. » (*Nieuwentyt, exist. de Dieu*, L. I, ch. 3, p. 131.)

Fin du second Volume.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

SUITE DES

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE CINQUIÈME.

Existence de Dieu prouvée par les merveilles de la Nature.

LIVRE SIXIÈME.

Immortalité de l'Ame, prouvée par la morale et le sentiment.

Fin de la Table du second Volume.



